

Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 39 (2016)

Rubrik: 1re partie : les arts martiaux historiques européens

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Réflexions épistémologiques autour de la préservation du patrimoine technique de combats anciens à partir de sources historiques

Alain

1^{re} partie:

Les arts martiaux historiques européens

Les Arts Martiaux Historiques Européens (AMHE) ont émergé à partir de la fin du XX^e siècle et se développent aujourd'hui en France et en Europe depuis une quinzaine d'années et deviennent de plus en plus visibles sur la scène de fédérations nationales et de développement à stages internationaux. Le terme «AMHE» renvoie au principe de la «revivance», pensée comme méthode d'apprentissage de techniques de l'«Art du combat», autrement dit de l'effortement même, comme s'entendait et géographiquement délimité. Les arts martiaux peuvent être définis de «arts de guerre et des sports de combat en fonction de leur finalité», qui consiste moins à vaincre l'adversaire qu'à utiliser des techniques – pensées sous un angle didactique ou pédagogique – permettant de conserver son intégrité corporelle. Ils comprennent également une dimension culturelle¹. De plus, les arts martiaux impliquent une dimension interindividuelle des affrontements².

Plus précisément, les AMHE se proposent à partir de sources qui doivent appartenir à un passé révolu. L'objectif est de se inscrire en vie des techniques martiales «oubliées». Les enjeux sous-jacents (à savoir patrimonialisation de gestes, recours à une mémoire collective, etc.) permettent d'inscrire ces arts du passé au sein de l'histoire vivante (activité culturelle qui consiste à re-créer des manières de faire d'un temps révolu). L'expérimentation des descriptions de manuels anciens permet aux arts du combat de se fonder de ces reconstructions historiques et forme une part essentielle des échelons mis en place à cet égard. Pour autant, l'histoire vivante s'inscrit dans le cadre du loisir contemporain, et les activités réalisées subissent aussi le poids du présent et des contraintes inhérentes à toute pratique moderne. Concernant les AMHE, les notions de «secrètes» et de «sportivisation» sont ainsi des éléments explicatifs et modificateurs de la pratique. Comment

1 Jean-François Louchet, *Arts de la guerre, arts martiaux, arts et sports de combat: une réflexion épistémologique et anthropologique*, in: Jean-François Louchet et Jean-Michel Renaud (ed.), *Éducation, sports de combat et arts martiaux*, Grenoble 2011, pp. 21-48.

2 Erik Meis, *De l'expérience du corps en mouvement à une collection anthropologique de l'art martial: formes et structures*, in: *Revue Supra*, 39 (2010), pp. 19-26.

3 Michel Aubertin et Jacques Grémont, *Arts martiaux, arts de combat ou arts de combat?*, in: Yves Kellier et Gérard Fouquet (ed.), *Arts martiaux, sports de combat, Les Cahiers de l'ENHSP* 12-13 (1996), pp. 61-66.

Réflexions épistémologiques autour de la (re)création du geste technique de combats anciens à partir de sources historiques

Audrey Tuaillon-Demésy

Les AMHE (Arts martiaux historiques européens) sont une activité à double facette, mêlant pratique physique et approche culturelle. Ils se développent en France et en Europe depuis une quinzaine d'années et deviennent de plus en plus visibles par la création de fédérations nationales et le développement de stages internationaux. Le terme «AMHE» renvoie au principe de la «science», pensée comme méthode d'apprentissage de techniques, de l'«Art» du combat, autrement dit de l'affrontement normé, temporellement et géographiquement délimité. Les arts martiaux peuvent être distingués des arts de guerre et des sports de combat en fonction de leur finalité¹, qui consiste moins à anéantir l'adversaire qu'à utiliser des techniques – pensées sous un angle didactique ou pédagogique – permettant de conserver son intégrité corporelle. Ils comprennent également une dimension culturelle.² De plus, les arts martiaux impliquent une dimension interindividuelle lors des affrontements.³

Plus précisément, les AMHE se pratiquent à partir de sources qui doivent appartenir à un passé révolu. L'objectif est de (re)mettre en vie des techniques martiales «oubliées». Les enjeux sous-jacents (à savoir patrimonialisation de gestes, recours à une mémoire collective, etc.) permettent d'inscrire ces arts du passé au sein de l'histoire vivante (activité culturelle qui consiste à re-crée des manières de faire d'un temps révolu). L'expérimentation des descriptions de manuels anciens portant sur les arts du combat est au fondement de ces reconstitutions historiques et forme une part essentielle des activités mises en place à cet égard. Pour autant, l'histoire vivante s'inscrit dans le cadre du loisir contemporain, et les activités réalisées subissent aussi le poids du présent et des contraintes inhérentes à toute pratique moderne. Concernant les AMHE, les notions de «sécurité» et de «sportivisation» sont ainsi des éléments explicatifs et modificateurs de la pratique. Comment

- 1 Jean-François Loudcher, Arts de la guerre, arts martiaux, arts et sports de combat: une réflexion épistémologique et anthropologique, in: Jean-François Loudcher et Jean-Nicolas Renaud (éd.), Education, sports de combat et arts martiaux, Grenoble 2011, pp. 21–48.
- 2 Tarik Mesli, De l'expérience du corps en mouvement à une conception anthropologique de l'art martial: essence, forme et structure, in: Revue Staps, 89 (2010), pp. 19–28.
- 3 Michel Audiffren et Jacques Crémieux, Arts martiaux, arts de défense ou arts de combat? in: Yves Kerlirzin et Gérard Fouquet (éd.), Arts martiaux, sports de combat, Les Cahiers de l'INSEP, 12–13 (1996), pp. 61–66.

l'utilisation des sources définit-elle et oriente-t-elle l'expérimentation en jeu dans les AMHE? L'enjeu de cette approche est de comprendre les mécanismes permettant la traduction d'une image ou d'un texte en un geste technique. Il importe de comprendre le sens de ces arts du combat en fonction des configurations historiques et des caractéristiques contemporaines qu'ils mettent en jeu.

La méthodologie d'analyse mise en place est une démarche classique en ethnographie, complétée par une réflexion portant sur l'histoire immédiate.⁴ Dix observations participantes ont été réalisées entre 2009 et 2013: ce sont des stages ou des rencontres d'AMHE internationales ou nationales (en Bourgogne, Île-de-France et en Alsace), ainsi que des festivals historiques. Ces observations visaient à recueillir les comportements des enquêtés (régulations de sessions d'étude des sources, mise en place d'assauts, etc.), mais aussi des éléments de langage et des discours. Des entretiens semi-directifs (une quinzaine) réalisés avec des acteurs de la discipline (instructeurs, pratiquants réguliers, présidents d'associations) ont permis de compléter le travail de terrain.⁵

Du manuel à la reconstruction d'un geste technique

Entre reconstitution de gestes passés et inscription au sein du champ des loisirs modernes⁶, les AMHE englobent des activités plurielles (lutte, dague, épée longue, rapière, etc.), instaurées suivant différentes «traditions»⁷ (allemande, italienne, etc.). Celles-ci se rejoignent néanmoins à travers les expérimentations, comprises comme des tentatives de re-création de gestes passés. Elles doivent être distinguées, dans le cadre de l'histoire vivante, des expérimentations relatives au domaine de l'archéologie expérimentale.⁸ Pour autant, les individus participant aux sessions d'arts du combat historique ont toutefois recours à une évaluation des savoir-faire appliqués. L'expérimentation doit ici être comprise comme un *outil* utilisé par les pratiquants pour parvenir à re-créer et à présenter des manières de faire, des techniques et des gestes, partiellement oubliés. Le terme de «pratique»

4 Dominique Bertinotti-Autaa, Questions à l'histoire immédiate, in: Vingtième siècle. Revue d'histoire, 35 (1992), pp. 102–106; Pascal Ory, L'histoire immédiate, Paris 2004.

5 Pour les résultats et une discussion sur ce matériel, voir Audrey Tuaillon Demésy, La Re-création du passé: enjeux identitaires et mémoriels, Approche socio-anthropologique de l'histoire vivante médiévale, Besançon 2013.

6 Joffre Dumazedier, Vers une civilisation du loisir? (1^{re} éd.: 1962), Paris 1972; Jean Baudrillard, La Société de consommation, Paris 1970.

7 Il s'agit de savoirs et savoir-faire, transmis à la postérité, qui se déclinent en traditions textuelle et technique (martiale), et formant des systèmes de pensée. Voir également Pierre-Alexandre Chaize, Les traditions martiales en Occident, essai de typologies d'après le corpus des livres d'armes, in: Christiane Raynaud (éd.), Armes et outils (Cahiers du Léopard d'Or 14), Paris 2012, pp. 123–138.

8 Eric Teyssier, Archéologie expérimentale et histoire vivante antique, in: Histoire antique et médiévale, hs 26 (2011), pp. 14–21.

est ici utilisé au sens que lui donne, par exemple, Pierre Ansart.⁹ Elle est une activité sociale, à partir de laquelle sont étudiés les comportements des acteurs. Dans le cadre de cette étude, les AMHE forment une pratique en ce qu'ils induisent des conduites sociales et engendrent des relations interindividuelles. Autrement dit, il s'agit de distinguer ce qui relève de la discipline, qui contient différentes activités (basées sur les traités, notamment) et diverses finalités, dépendantes des attentes des individus. Cette seconde orientation comprend les reconstructions de gestes et est liée à la *praxis* et à l'apprentissage corporel.

Plus précisément, les pratiquants de ces arts sont majoritairement regroupés en associations et les structures fédératives tendent de plus en plus à réguler la pratique ou, tout du moins, à l'organiser et à lui donner une visibilité à l'extérieur. A l'heure actuelle, la fédération française (FFAMHE) regroupe une cinquantaine d'associations, soit un millier d'adhérents et fournit à ses membres des documents visant à faciliter l'expérimentation, notamment des guides pour la mise en place de tests de coupe ou de règles de sécurité.

Si les travaux historiques sont de plus en plus nombreux à traduire, à transcrire et à questionner les sources primaires utilisées dans le cadre des AMHE¹⁰, l'attention portée aux arts du combat contemporain comme expérimentation de textes et d'images anciens demeure encore faible. Dans le domaine archéologique, les études menées portent, par exemple, sur les armes blanches¹¹, exposant leurs évolutions et caractéristiques. En histoire, l'expérimentation est encore insuffisamment examinée à part entière.¹² De manière générale, les AMHE ne sont pas étudiés en tant que tels, mais certaines approches historiques ou archéologiques permettent d'en éclairer certains aspects, notamment en ce qui concerne le rapport aux

9 Pierre Ansart, *Pratique*, in: André Akoun et Pierre Ansart (éd.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris 1999, pp. 416–417.

10 Franck Cinato et André Surprenant, *Le livre de l'Art du combat (Liber de Arte dimicatoria)*. Edition critique du Royal Armouries MS. I.33, Paris 2009; Olivier Dupuis, *Des couteaux à clous ou pourquoi l'épée seule est si peu représentée dans les jeux d'épées et livres de combat au Moyen Age*, in: Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat*, Neuchâtel 2013, pp. 91–118.

11 Voir entre autres: Alan Williams, *The Sword and the Crucible: A History of the Metallurgy of European Swords Up to the 16th Century*, Leyden 2012; Barry Molloy (éd.), *The Cutting Edge: Studies in Ancient and Medieval Combat*, Stroud 2007; Tilman Wanke, *Anderthalbhänder – Zweihänder – Langes Schwert zu Klassifikation, Nutzung und Bezeichnung der großen Schwerter des Spätmittelalters und der frühen Neuzeit*, in: *Zeitschrift für historische Waffen- und Kostümkunde*, 51/2 (2009); Fabrice Cognot, *L'armement médiéval: les armes blanches dans les collections bourguignonnes (X^e–XV^e siècles)*, thèse de doctorat en archéologie, Université de Paris I 2013.

12 Daniel Jaquet, *Combattre en armure à la fin du Moyen Age et au début de la Renaissance d'après l'étude des livres de combat*, thèse de doctorat en histoire, Université de Genève 2013. (Publication en préparation chez Brepols, coll. *De diversis Artibus*.) Sur le sujet spécifique de l'expérimentation, voir Daniel Jaquet, *Experimenting Historical European Martial Arts, a scientific method?*, in: Karin Verelst et Timothy Dawson (éd.), *Late Medieval and Early Modern Fight Books. A Handbook*, Leiden (Brill, coll. *History of Warfare*, in preparation).

sources.¹³ De même, d'un point de vue sociologique, si la reconstitution historique fait l'objet d'analyses en lien avec une dimension mémorielle, patrimoniale et de loisirs¹⁴, celles-ci ne traitent jamais du combat sous l'angle des AMHE et prennent peu en compte l'histoire vivante dans sa totalité (reconstitution et arts du combat). Pour autant, questionner la place des «traces»¹⁵ laissées par l'histoire invite à comprendre le rôle de l'expérimentation de gestes historiques dans une démarche de re-création contemporaine.

Des finalités différentes pour une même activité se devinent. Derrière l'uniformité du terme et de son usage – et en dehors des combats scénarisés (escrime de spectacle), de ceux propres à la reconstitution («mêlées») et des formes «extrêmes» de duels sans ancrage historique reconnu («behourt») –, les AMHE proposent plusieurs façons de concevoir le rapport à l'histoire selon une re-création contemporaine. Les attentes ne sont cependant pas identiques pour tous les membres des associations, et la question de la «sportivisation» est l'un des facteurs qui engendre des dissensions.¹⁶ Pour ces raisons, les arts du combat peuvent être appréhendés sous des formes distinctes.

D'abord, des recherches historiques sont réalisées: les traités sont retranscrits, traduits et analysés selon un angle sémiologique¹⁷ et historique. Les personnes travaillant sur ces sources sont des professionnels de la recherche (docteurs, doctorants, en histoire ou en archéologie), mais aussi des bénévoles, souvent présidents d'associations. Ces spécialistes sont investis sur la scène nationale et internationale des AMHE et reconnus par l'ensemble du groupe. Ils sont des «figures» importantes, souvent parce qu'ils font partie de la première génération de pratiquants (qui ont commencé à s'intéresser à ces sources historiques et à leur expérimenta-

13 Voir la contribution de Thore Wilkens dans ce volume et sa revue de l'historiographie. Pour les espaces francophones et anglophones, voir les études réunies in: Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat*, *op. cit.*; Fabrice Cognot (éd.), *Arts de combat: théorie et pratique en Europe (XIV^e–XX^e siècles)*, Paris 2011; Tobias Capwell (éd.), *The Noble Art of the Sword: Fashion and Fencing in Renaissance Europe 1520-1630*, London 2012; John Clements (éd.), *Masters of Medieval and Renaissance Martial Arts: Rediscovering the Western combat heritage*, Boulder 2008; Gregory Mele (éd.), *In the service of Mars. Proceedings from the Western Martial Arts Workshops 1999–2009*, Wheaton 2010.

14 Maryline Crivello, Patrick Garcia, Nicolas Offenstadt (éd.), *Concurrence des passés: usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence 2006; Jean-Luc Bonniol et Maryline Crivello (éd.), *Façonner le passé, représentations et culture de l'histoire XVI^e–XXI^e siècle*, Aix-en-Provence 2004; Christian Amalvi, *Le goût du Moyen Age*, Paris 2002.

15 Pierre Nora (éd.), *Les lieux de mémoire*, Paris 1997; Jean-Yves Boursier, *Le monument, la commémoration et l'écriture de l'histoire*, in : *Socio-anthropologie* 9 (1997).

16 Audrey Tuaillon Demésy, *Faire revivre les duels historiques des XV^e et XVI^e siècles: la place des Arts martiaux historiques européens dans l'évolution de l'offre de loisirs*, in: *Revue STAPS* 101 (2013), pp. 119–134.

17 Pierre-Alexandre Chaize, *Quand la pratique est logique. Clés de lecture pour aborder la tradition liechtenauerienne*, in: Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque...*, pp. 43–61; Roland Barthes, *La Chambre claire*, Paris 1980.

tion il y a près de vingt ans). Leur but est souvent moins l'application des gestes du traité que leurs retranscriptions et analyses.

Par ailleurs, les AMHE sont perçus comme un loisir. Ceux qui organisent et animent les séances tendent à reconstruire un geste martial à l'aide des traductions de manuscrits. Les associations fonctionnent à la manière d'un club sportif: les adhérents se retrouvent lors de sessions régulières pour retrouver des gestes décrits dans les traités. Ces re-crétations d'histoire¹⁸ peuvent ensuite donner lieu à des assauts, testés à vitesse réelle.

Cette dimension induit enfin un troisième aspect: celui de la sportivisation¹⁹ croissante. Les tournois, forme prise par les assauts réglés, orientent les arts du combat vers une compétition mettant en jeu les compétences martiales des participants. Cependant, ces formes d'affrontement tendent à délaissier l'aspect «historique» des gestes techniques expérimentés, pour s'attacher à leur dimension d'«efficacité» martiale. L'expérimentation en vigueur est celle des techniques qui «fonctionnent» afin de toucher (historiquement: blesser ou tuer) son adversaire. Pour prendre un exemple en France, la fédération cherche à encadrer ce développement en limitant l'impact des tournois. L'image du «champion» n'est pas mise en avant, et les règles éditées visent à souligner l'importance des techniques historiquement plausibles.

La re-crétation est intimement liée aux manuscrits. Le socle commun sur lequel reposent les AMHE, malgré leur diversité, est l'expérimentation. Elle apparaît comme un outil pour les pratiquants, leur permettant de re-crétier des activités motrices passées. Elle se retrouve aussi bien dans le cadre des essais de gestes techniques que dans celui des affrontements à vitesse réelle. Elle reste, malgré ces différences, une valeur à l'aune de laquelle se définissent les AMHE. D'une pratique plurielle, ils demeurent un tout cohérent, au sein duquel coexistent plusieurs expérimentations à finalités variables.

La plupart des pratiquants parlent de «démarche» pour désigner leur activité. Ce terme est repris par la FFAMHE, qui l'a inclus dans son discours et dans ses écrits. Cependant, une distinction existe concernant ce vocable. D'une part, ce terme renvoie très généralement au principe de l'expérimentation en tant que processus de réalisation de gestes passés et fournit le point commun à la réalisation des arts du combat. La «démarche AMHE», telle qu'exprimée dans les discours des participants rencontrés lors des entretiens, désigne l'ensemble de l'activité, de

18 Il faut soulever la question, dans ce cadre, de la re-crétation comme mode de perception de l'histoire. Quel rôle jouent les réappropriations corporelles dans la compréhension d'une part du passé? De quelle histoire s'agit-il (celle des traités? Des gestes et techniques? etc.)?

19 La sportivisation peut être comprise en tant que phénomène historique: Thierry Terret, *Histoire du sport*, Paris 2007; Richard Holt, *Sport and the British. A modern history*, Oxford 1990.

la lecture des sources à la mise en action motrice, jusqu'à la compétition. Plus précisément, la fédération inclut sous ce terme: «La traduction, l'interprétation et la pratique qui forment un triptyque d'éléments d'égale importance.»²⁰ Cette définition pose le problème de la place de l'expérimentation, découlant de l'exercice physique. La démarche, telle que comprise par la fédération, est un ensemble d'éléments techniques, reliés entre eux par une même finalité, à savoir la mise en action de gestes passés. La méthode n'est pas prise en compte, puisque l'enjeu est moins de fournir des pistes pour l'expérimentation que de lier ensemble les différentes étapes des arts du combat, pour en faire un tout cohérent, assimilable à une pratique de loisir contemporaine.

D'un autre côté, les chercheurs en sciences humaines (dont les historiens travaillant sur les sources de duels historiques) utilisent ce mot pour définir leur méthode. Celle-ci englobe la contextualisation, les transcriptions et la traduction, voire l'expérimentation du résultat. L'activité motrice entre peu en jeu à cet instant. Il existe ainsi une sorte de confusion inhérente au terme «démarche» tel qu'il est employé dans la communauté AMHE. Il désigne à la fois les méthodes de recherches mises en œuvre par quelques pratiquants et le processus global de réalisation, de reproduction et de transformation de gestes techniques. L'expérimentation est le lien qui permet de passer de l'un à l'autre, et la «démarche pensée comme processus» constitue l'image donnée à l'extérieur du groupe d'une activité unifiée. A ce propos, les pratiquants doivent toujours faire état de leur mode de fonctionnement, pour prendre part à des stages ou adhérer à la fédération, autrement dit montrer leur adhésion aux valeurs du groupe. Pourtant, cette démarche, qui doit être justifiée, peut autant porter sur l'aspect méthodologique que sur la mise en place globale de l'activité. Les relations ainsi instaurées entre les instances dirigeantes, les clubs et leurs membres, peuvent induire un fonctionnement dogmatique du savoir, une certaine représentation de l'expérimentation étant imposée. Les liens entre savoir et pouvoir – en l'occurrence fédéral dans les premières années d'institutionnalisation des AMHE –, peuvent être questionnés²¹ pour comprendre la reproduction des expérimentations martiales contemporaines.

Plus spécifiquement, l'expérimentation doit être prise en compte dans l'approche des manuscrits. Les sources utilisées par la très grande majorité des pratiquants sont des traductions réalisées par d'autres acteurs du milieu des arts du combat, qui les mettent à disposition de la communauté. Ces traductions font état du contenu de la source, sans modifier la structure ou le contenu de l'œuvre. Par exemple, les illustra-

20 Fédération française des arts martiaux historiques européens, disponible en ligne: <http://www.ffamhe.fr> (10.12.2013).

21 Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris 1969.

tions sont laissées dans la traduction et les pratiquants peuvent aussi bien se servir des images que des textes. D'ailleurs, les deux sont utilisés de façon conjointe afin de croiser les regards portés sur le mouvement technique à re-crée. Ainsi, les manuscrits attribués à Fiore dei Liberi²², tel le «Getty», font état de «jeux» illustrés.

Une confusion est faite entre les «méthodes» et le «processus» même de la pratique, pensé comme un déroulé logique, afin de favoriser une unité et une identité communautaire. Celle-ci ne peut être opérante que si les membres reconnaissent un ensemble de valeurs propres au groupe et s'y conforment.²³ Les manières de faire et de reproduire des techniques apparaissent alors comme étant «guidées» par une forme de sociabilité²⁴, induite par les associations et cautionnée par la fédération. L'expérimentation est le dénominateur commun qui assure aux AMHE une cohésion malgré la pluralité des approches. Elle est en effet sollicitée à toutes les étapes de l'activité, qu'il s'agisse de mise en action de gestes ou de «tests» à vitesse réelle. Plus largement, la manière dont les individus tissent un réseau de relations interindividuelles ne pourrait-elle être considérée comme relevant d'un prétexte, qui déterminerait, quant à lui, la création puis la reproduction de l'activité?

Des sources historiques à l'expérimentation martiale

Les AMHE se définissent par rapport à une *démarche-processus* mise en place, qui peut être appréhendée à différents niveaux, en fonction des attentes de chaque participant ou de chaque association. Toutefois, l'expérimentation demeure au cœur des échanges et des pratiques. En tant qu'outil, elle est sollicitée en lien direct avec les activités motrices et met alors en scène le corps des AMHeurs.²⁵ Mais elle peut aussi être utilisée dans un cadre moderne et jouer avec les codes du loisir. En outre, re-crée des gestes martiaux, c'est aussi délimiter un usage spécifique de l'expérimentation, située entre gestes anciens et corps «modernes».

Les mises en situation motrice qui découlent de l'expérimentation font appel à une corporéité moderne. Le corps est pensé par les pratiquants rencontrés lors de stage, par exemple, en fonction d'une permanence biomécanique qui autorise la re-crée de gestes temporellement situés. Si ces gestes sont appréhendés séparément (afin de décomposer un coup porté), ils sont toujours replacés dans une série (enchaînements) et dans un contexte (historique). De manière générale, ils sont définis par une posture et un mouvement: «On désignera par mouvement l'ensemble

22 Par exemple, Fiore dei Liberi, Ms Ludwig XV 13, Los Angeles, Getty Museum (début XV^e siècle).

23 Norbert Elias, *La société des individus*, trad. fr., Paris 2004 (1^{re} éd. allemande 1987).

24 Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848: étude d'une mutation de sociabilité*, Paris 1977.

25 Ce terme est celui utilisé par les enquêtés pour se désigner eux-mêmes, en tant que pratiquants des AMHE.

des déplacements, par rapport à la posture, des différents segments corporels».²⁶ Les exercices menés quant à la position corporelle de départ (qui doit permettre un déplacement souvent circulaire et non uniquement linéaire) développent l'appropriation «par corps» d'une «posture» qui autorisera par la suite des mouvements au plus près des éléments connus des sources primaires. Cette posture spécifique aux situations de combat dans le cadre des AMHE forme la base à partir de laquelle travaillent les débutants. Elle est un prérequis à tout développement de l'activité. Les AMHeurs sont soumis à une nécessaire description du geste issu des traités, qui ne représentent pas systématiquement des dessins ou personnages en situation. Le passage de l'écrit (textes ou images) à l'application pratique requiert une phase d'expérimentation, pensée comme un «test» mettant en jeu le corps et les gestes possibles pour répondre à une finalité connue par avance, à savoir l'immobilisation ou la touche mortelle pour l'adversaire. Une éducation corporelle²⁷ est à l'œuvre, qui permet de comprendre le passage des sources historiques à leurs retranscriptions techniques, par des gestes.

Par ailleurs, la pratique plurielle des AMHE fait osciller l'expérimentation entre une approche cognitive, par le travail sur les sources, et un développement davantage centré sur la corporéité, par les situations de combat. En effet, la dimension culturelle ne met pas en jeu le principe du mouvement, pensé plus précisément comme le «déplacement de différentes parties du corps dans l'espace et dans le temps»²⁸, de la même manière que les assauts, par exemple. La lecture des traités induit une compréhension du geste «correct», proche des descriptions issues de la source primaire, une représentation idéale (idéalisée?) de la technique écrite ou imagée. Si la reconstruction est nécessaire, elle ne mène pas nécessairement à une possibilité d'échanges martiaux. En revanche, le mouvement est primordial dès que la mise en œuvre est efficiente. La vitesse va ici jouer un rôle, en ce qu'elle facilite la réalisation de certains coups portés et fait entrer la pratique dans le cadre d'une expérimentation basée sur la dynamique, et non plus uniquement sur une technique statique. La rapidité de réalisation d'un mouvement est ainsi l'élément qui distingue les premières approches des gestes décrits de la mise en situation motrice pour «tester» les techniques et des assauts simulant une reconstitution de duel.

Différents outils sont choisis en fonction des buts de l'expérimentation. Pour mettre en place un geste technique et tester sa fonctionnalité, les AMHeurs tra-

26 Blandine Brill, Description du geste technique: quelles méthodes?, in: *Cultures matérielles* 54–55 (2010), p. 247.

27 Serge Vaucelle, *L'art de jouer à la Cour. Transformation des jeux d'exercice dans l'éducation de la noblesse française, au début de l'ère moderne (XIII^e–XVII^e siècles)*, thèse de doctorat en histoire, EHESS Paris 2004.

28 Blandine Brill, *op. cit.*, p. 249.

vaillent souvent à partir de simulateurs en bois ou en métal. La technique martiale n'est pas réalisée à vitesse réelle, mais le mouvement est décomposé en phase d'apprentissage. Dès lors, la sécurité du partenaire est rarement compromise. Ce qui importe, au final, ce n'est pas l'outil mais le geste, compris et réalisé. En revanche, pour ce qui est des assauts à vitesse réelle, visant à expérimenter l'efficacité en situation de duel d'un coup ou d'une «pièce» de maître, les simulateurs doivent répondre à des normes de sécurité moderne. Par exemple, les épées flexibles, les moins contondantes possibles, sont privilégiées. De même, des dagues en bois sont utilisées, plutôt que des dagues en métal. Ces concessions quant à l'historicité des outils sont également valables pour les protections corporelles. Si les données historiques exposent le plus souvent des pratiquants en vêtements quotidiens, les AMHE contemporains renvoient à une nécessaire protection corporelle accentuée, en particulier lors des assauts (masques d'escrime, mais aussi gambisons, vestes de maître d'armes ou de hockey, etc.).

Plusieurs niveaux d'expérimentation peuvent être distingués en fonction des outils. Peu d'AMHEurs ont accès aux manuscrits et s'en servent directement pour mettre en place leurs expérimentations. Les difficultés liées à la traduction et à la transcription agissent comme des freins d'accès à ces sources primaires. Dès lors, la majorité des associations expérimentent d'après des traductions, souvent issues des travaux de membres de la communauté. Ces écrits peuvent présenter le manuscrit original, comprenant texte et image, ainsi que la traduction adjacente. Les pratiquants mettent alors en place des groupes de travail et expérimentent par «tâtonnements», jusqu'à trouver une solution qui soit conforme à la technique décrite dans la source.

L'expérimentation se positionne dans le cadre d'un apprentissage corporel, au cœur des activités physiques liées aux AMHE. La description des gestes passe d'abord par l'écrit, à travers la transcription et la traduction; puis par l'oralité, par la lecture des documents possédés par les pratiquants; enfin, par les situations motrices expérimentales qui fournissent des possibilités d'appropriation de la technique. Cette étape est nécessaire avant toute tentative de mise en situation à vitesse réelle pour décomposer les gestes.

L'exposé des techniques est donc ce qui précède et oriente les manières de réaliser des AMHE. Ces présentations préalables ne sont pour autant pas exhaustives, puisque soumises à interprétations multiples. Des données sont parfois «perdues» à la traduction: problèmes de vocabulaire²⁹, pluralité des sources, etc.; ou modifiées par l'oralité: la transmission des techniques peut «figer» les

29 Pierre-Alexandre Chaize, Des mots aux gestes: le rôle du texte et du vocabulaire dans l'expérimentation historique, in: *Revue STAPS* 101 (2013), pp. 103–118.

enseignements et conduire à une propagation à l'identique de données erronées. L'expérimentation ne remplit alors plus son rôle en ce qu'elle devient une «reproduction» et, en tant qu'outil, elle n'est plus opérante dans la pratique des AMHE.

Certaines techniques décrites peuvent être infructueuses en situation d'affrontement: elles sont alors souvent délaissées, au profit de mouvements qui permettent la réalisation «efficace» d'une technique létale. Certains gestes sont par ailleurs entièrement abandonnés dans le cas de la sportivisation de la pratique: le phénomène de compétition qui se met peu à peu en place peut conduire à l'oubli des mouvements complexes: les compétiteurs se focalisent alors sur les gestes rapides et simples à exécuter.

En outre, le «choix» de la source peut se comprendre en fonction de différents critères (époque, langue utilisée, facilité d'accès, etc.). Si les traductions apparaissent comme les outils privilégiés de la très grande majorité des pratiquants, c'est bien parce que ces versions sont plus faciles d'accès que les traités originaux. Le manuscrit demeure l'une des images fortes représentant les AMHE: il doit pouvoir être compris de tous pour permettre l'expérimentation et donc traduit en français. Dès lors, la «source» à partir de laquelle travaille l'historien n'est pas la même que celle mise à disposition, *in fine*, des associations.

Il est possible de questionner ici le passage de l'étude d'un art académique à la mise en vie de duels³⁰ (en tant que combats singuliers) et de situations d'affrontement normé. En effet, les traités issus de la période médiévale, notamment les livres de combat³¹, étaient aussi destinés à faire connaître leurs auteurs auprès des cours européennes et, dans ce cadre, l'art enseigné visait parfois moins à entraîner au combat qu'à représenter une éducation corporelle de la noblesse. Ce qui est en jeu ici n'est plus la finalité contemporaine de l'activité, mais la prise en compte des objectifs attachés aux données primaires. Le contenu des traités peut renvoyer à une forme de jeux, à un savoir visant à conserver sa vie lors de duels judiciaires³², etc. Ces distinctions sont prises en compte par les personnes enquêtées lors de la présentation qu'elles font des livres de combat avant la transcription gestuelle. La finalité sportive de la discipline actuelle peut être renvoyée aux approches faites du divertissement durant la période médiévale³³, qui pouvait aussi prendre la forme

30 Sur les duels, voir notamment la revue de l'historiographie et les contributions, in Ulrike Ludwig, Barbara Krug-Richter et Gerd Schwerhoff (Hg.), *Das Duell – Ehrenkämpfe vom Mittelalter bis zur Moderne*, Konstanz 2012.

31 Daniel Jaquet, «Introduction», in: *idem* (éd.), *L'art chevaleresque du combat*, *op. cit.*, pp. 13–23.

32 Voir, par exemple, la revue de l'historiographie, in Sarah Neumann, *Der Gerichtliche Zweikampf: Gottesurteil, Wettstreit, Ehrensache*, Ostfildern 2010.

33 Bernard Merdrignac, *Le sport au Moyen Age*, Rennes 2002; Robert A. Mechikoff, *A history and philosophy of sport and physical education: from ancient civilizations to the modern world*, 5th ed., San Diego 2009; Wolfgang Behringer, *Arena and Pall Mall: Sport in the Early Modern Period*, in: *German History* 27/3 (2009), pp. 33–357.

d'affrontements réglés ou de compétitions. La sportivisation des arts du combat n'est pas donc pas nécessairement une création moderne; en revanche, le contexte n'est plus identique, qu'il s'agisse de l'ensemble du rapport au corps³⁴, des règles ou de la sociabilité à l'œuvre.

Par ailleurs, une place est nécessairement laissée à l'imaginaire³⁵ au moment de l'expérimentation. En effet, le texte, comme les images, laissent parfois des zones d'ombre quant à la re-crédation des gestes, qui deviennent alors nécessairement des interprétations contemporaines. Les enchaînements ne sont pas tous décrits ou figurés, et le passage d'un mouvement à un autre est laissé à la libre interprétation de chacun. De même, la corporéité des pratiquants aujourd'hui n'est pas la même que celle de l'époque étudiée (quelle qu'elle soit), ne serait-ce que dans la manière de se déplacer (les chaussures n'étant plus identiques, notamment). De même, la plupart des acteurs interrogés ayant un passé martial³⁶, celui-ci induit des actions techniques ancrées dans la corporéité mais qui ne sont pas isolables des attentes martiales historiques. La re-crédation de manières de faire d'un temps révolu n'est ainsi possible que dans une certaine limite: la conceptualisation et la mise en acte de gestes historiquement situés se positionnent dans le loisir contemporain et les participants ne peuvent retrouver à l'identique des perceptions passées.

Dans cette logique, d'autres manières d'appréhender les AMHE dépendent aussi de la diffusion des sources. C'est par exemple le cas lorsque les membres associatifs recourent à des outils «modernes». Ainsi, des vidéos (diffusées en ligne) peuvent être réalisées par des associations et présenter des techniques à reproduire. Souvent, ces créations sont le fait de pratiquants qui ont par ailleurs étudié les sources primaires et décident de transmettre leurs connaissances par le biais des nouvelles technologies. Dans ce cas, plus de traités, mais des liens internet ou des DVD qui montrent des AMHeurs en train de réaliser une technique. Les visionneurs n'ont donc plus qu'à reproduire les gestes préalablement filmés. Copier ces mouvements est aussi une forme d'expérimentation, mais qui ne répond plus à des injonctions historiques.

Ainsi, les diverses modalités d'expérimentation en place dans le cadre des AMHE répondent à des logiques d'accès aux sources primaires et à des facilités recherchées pour la mise en acte d'un loisir qui se veut résolument contemporain. A ces formes d'étude d'un geste martial, font écho des outils qui peuvent être inscrits

34 Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, trad. fr., Paris 1991 (1^{re} éd. allemande 1939).

35 A propos de l'imaginaire, voir notamment: Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident*, Paris 1977; Jacques Le Goff, *L'imaginaire médiéval*, Paris 1985; Lucian Boia, *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris 1998; Pierre Sansot, *L'imaginaire: la capacité d'outrepasser le sensible*, in: *Sociétés* 42 (1993), pp. 411–417.

36 Audrey Tuaillon Demésy, *La re-crédation du passé*, *op. cit.*

dans l'activité culturelle en tant que telle (travail sur les sources primaires ou sur leur traduction), ou ancrés dans le champ du loisir contemporain et des nouvelles technologies (vidéo sur internet, etc.). L'expérimentation peut s'appuyer sur les sources historiques comme sur des reproductions de gestes présentés par d'autres pratiquants. Il s'agit dans ce cas d'une reconstitution d'une reconstitution, qui peut être réactivée à l'infini. Ce qui est mis au centre, ce n'est alors plus le rapport à l'histoire, mais la re-création de «techniques appliquées» dans un cadre uniquement moderne et de loisir physique.

L'expérimentation apparaît bien comme le résultat de la démarche mise en place: elle n'est pas reconstitution fidèle, à l'identique, de gestes martiaux passés, mais bien interprétation en fonction de sources spécifiques et du contexte contemporain des AMHE. De même, la démarche de certains acteurs (historiens professionnels, par exemple) qui tentent l'expérience de la mise en vie de techniques martiales est aussi confrontée à une dimension sociale, qui oriente non seulement les sources utilisées mais aussi les gestes réalisés. Dans cet ordre d'idées, la «belle» technique est aussi celle qui est expérimentée durant un temps certain et qui est reconnue comme étant esthétiquement agréable à regarder, soit parce qu'elle se rapproche de l'image d'une source soit parce qu'elle renvoie à l'idée d'un geste «bien fait».

Cette notion d'esthétisme est un facteur à considérer. Les gestes expérimentés d'après les sources ne sont pas systématiquement accomplis de la même manière par tous les acteurs, parfois parce que leur interprétation diffère, mais aussi parce que l'esthétisme du geste n'est pas toujours pris en compte et varie d'un individu à un autre. Le «beau» geste des AMHE n'est pas la finalité recherchée de prime abord et n'est pas «normé» dans sa réalisation. Là encore, seule une forme avancée d'expérimentation, poussée et répétée, donne naissance à un geste technique qui soit non seulement «efficace» et conforme à la source, mais aussi agréable à regarder. Le geste esthétique est principalement le propre des pratiquants «avancés», voire des instructeurs. Il est souvent désigné ainsi dans les assauts libres ou dans le cas de tests de coupe. Les participants évoquent une «coupe propre», sous-entendu jolie à regarder, parce que nette et précise. A l'inverse, les assauts sont parfois commentés par les pratiquants comme étant «moches», laids, parce que la technique fait défaut ou reste approximative. A ce propos, l'enjeu de l'esthétisme du geste se situe moins dans sa réalisation technique que dans la représentation sociale qu'il va donner de celui qui le porte. En effet, la valeur esthétique d'un geste n'est souvent perceptible que par les autres membres du groupe, ceux qui ont l'habitude de regarder ces techniques et peuvent les différencier, selon une échelle de valeur propre à la communauté. En ce sens, le «beau» geste n'est pas une réalisation dénuée de sens, il est «aussi efficace socialement puisqu'il permet d'exprimer un

héritage et d'asseoir son autorité». ³⁷ En d'autres termes, les variations personnelles visant à effectuer un geste «propre» sont le reflet du statut de celui qui l'exécute au sein du groupe. De plus, «des variantes individuelles marquent des styles personnels que les plus compétents s'autorisent. Seuls celles et ceux qui ont une parfaite maîtrise du geste technique peuvent en jouer en créant des styles qui leur sont propres». ³⁸ La position sociale et l'expérience du pratiquant transparaissent derrière la réalisation des gestes, coupes comme assauts.

Ainsi, le geste technique dépend des sources primaires et des écrits historiques, mais il est soumis à des adaptations, induites par le vocabulaire, le langage, le passage de l'écrit à l'oral et l'expérience corporelle du re-créateur. En outre, les formes avancées de pratique induisant une incorporation des techniques conduisent à une re-création de mouvements, analysés selon des critères esthétiques. Les positionnements des individus au sein du groupe et leur reconnaissance transitent par une application à la fois technique et esthétique des données historiques.

Conclusion

En conclusion, les AMHE se déclinent sous la forme d'une pratique à double versant (culturel et physique) et d'une multiplicité dans les formes d'expression. Le principe même de «démarche AMHE», évoquée par les pratiquants, doit être repensé en fonction d'un processus qui répond à diverses conceptions de l'activité. Le rapport entretenu avec les manuscrits d'époque conditionne l'activité des arts du combat historique, qui induit elle-même une nécessaire expérimentation martiale. Le travail mené sur les sources par les informateurs rencontrés enclenche une expérimentation martiale de techniques historiquement situées. Pour autant, l'imaginaire est aussi présent dans les re-créations (soit parce que la source ne permet pas de retrouver l'ensemble des techniques, soit parce que le passé martial du pratiquant entre en jeu). Pour cette raison, la méthodologie historique, seule, ne permet pas de justifier ni d'expliquer les AMHE dans leur ensemble. La pratique n'a de sens que si la dimension sociale est prise en compte et ajoutée à l'orientation historique. Une part des affrontements est ainsi nécessairement liée à l'interprétation: les techniques reconstituées ne le sont qu'en fonction d'une époque et d'un contexte moderne, qui induisent une projection du contemporain dans la reconstitution du passé. L'expérimentation comme outil autorisant la remise en vie trouve ici ses limites.

³⁷ Sophie de Beaune, Introduction: esthétique du geste technique, in: *Gradhiva* 17 (2013), p. 18.

³⁸ *Ibid.*, pp. 18–22.

Untersuchungen zur Relevanz praktisch perspektivierter Analysen in der Fechtbuchforschung

Thore Wilkens

Fechtbücher sind in ihrer inhaltlichen und formalen Konzeption nicht einheitlich.¹ Sie alle verbindet jedoch die Thematisierung von technischen Fertigkeiten für den bewaffneten oder unbewaffneten Zweikampf, die vom Buch in die aussertextliche Realität übertragen werden sollen. Darunter ist nicht nur die Realisierung der Bewegungsmuster durch das Befolgen der Anweisungen zu verstehen, sondern auch der mentale Nachvollzug der in den Traktaten vermittelten Bewegungsbilder. Im Folgenden wird dieses verbindende Element als *praktische Funktion* bezeichnet. Alle Ebenen des Fechtbuches sind mit der praktischen Funktion verknüpft. Sie ist jedoch im bisherigen Forschungsdiskurs kaum berücksichtigt worden.² Es ist deshalb im Vorfeld zu erläutern, in welcher Weise sie für die Wissenschaft von Relevanz ist. Anhand einer Untersuchung von Forschungsarbeiten aus den Bereichen der germanistischen und der historischen Mediävistik sowie der Sportgeschichte wird die Relevanz der praktischen Funktion verdeutlicht und ihr Stellenwert in der Fechtbuchforschung herausgearbeitet. Anschliessend soll untersucht werden, wie der Wissenschaft die benötigten Erkenntnisse zu dieser Kernfunktion der Zweikampftraktate zur Verfügung gestellt werden können.

Es lässt sich nicht mit Sicherheit sagen, dass eine Nichtberücksichtigung der praktischen Funktion in jedem Forschungsbereich die gleichen Auswirkungen hat.

1 Vgl. Jan-Dirk Müller, Bild-Vers-Prosakommentar am Beispiel von Fechtbüchern. Probleme der Verschriftlichung einer schriftlosen Praxis, in: Hagen Keller (Hg.), *Pragmatische Schriftlichkeit im Mittelalter*, München 1992, S. 251.

2 Die Aussage bezieht sich vor allem auf den wissenschaftlichen Diskurs von der Nachkriegszeit bis in die Gegenwart. Dieser spannt sich im Wesentlichen zwischen folgenden Werken auf: Martin Wierschin, *Meister Johann, Liechtenauers Kunst des Fechtens*, München 1965; Hans-Peter Hils, *Meister Johann, Liechtenauers Kunst des langen Schwertes*, Frankfurt a.M. 1985; Rainer Welle, «... vnd wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen». Der Ringkampf als adelige Kunst im 15. und 16. Jahrhundert, Pfaffenweiler 1993; Müller, Bild-Vers-Prosakommentar am Beispiel von Fechtbüchern; ders., Zwischen mündlicher und schriftlicher Tradition. Zur Kommunikationsstruktur spätmittelalterlicher Fechtbücher, in: Helmut Hunsbichler (Hg.), *Kommunikation und Alltag in Spätmittelalter und früher Neuzeit* (Internationaler Kongress, Krems an der Donau, 9. bis 12. Oktober 1990), Wien 1992; ders., Hans Lecküchners Messerfechtlehre und ihre Tradition. Schriftliche Anweisungen für eine praktische Disziplin, in: Jan-Dirk Müller (Hg.), *Wissen für den Hof. Der spätmittelalterliche Verschriftungsprozess am Beispiel Heidelberg im 15. Jahrhundert*, München 1994; Heidemarie Bodemer, *Das Fechtbuch. Untersuchungen zur Entwicklungsgeschichte der bildkünstlerischen Darstellung der Fechtkunst in den Fechtbüchern des mediterranen und westeuropäischen Raumes vom Mittelalter bis Ende des 18. Jahrhunderts*, o.Ö. 2008; Matthias Johannes Bauer, *Langes Schwert und Schweinespiess. Die anonyme Fechthandschrift aus den verschütteten Beständen des Historischen Archivs der Stadt Köln*, Graz 2009.

Deshalb werden für die Untersuchung Arbeiten aus den Bereichen der germanistischen und historischen Mediävistik sowie aus dem Bereich der Sportwissenschaft herangezogen. Die gewählten Forschungsbereiche repräsentieren die hauptsächlichen Themenfelder der Fechtbuchforschung (Text, Bild, kultureller Kontext und Wissensvermittlung). Die Beurteilung des Bildaspekts und eine umfassende Auseinandersetzung mit den Ergebnissen der Kunstgeschichte werden bereits im Rahmen der sportgeschichtlichen Arbeit von Rainer Welle geleistet. Auf die Untersuchung einer kunstwissenschaftlichen Arbeit wird hier deshalb verzichtet.

Konsequenzen fachsprachlicher Fehldeutungen:

Stangiers Konstrukt vom Langen Schwert (Historische Mediävistik)

In seinem Aufsatz «Ich hab herz als ein leb ... Zweikampfrealität und Tugendideal in den Fechtbüchern Hans Talhoffers und Paulus Kals»³ äussert sich Stangier zu den Zielsetzungen der Fechtbücher dieser Meister. Seinen Analysen zufolge verfolgen Talhoffer und Kal mit ihren Darstellungsstrategien unterschiedliche Intentionen, was aus den inhaltlichen Organisationen ihrer Fechtbücher ersichtlich wird. Nach Stangier gewährt Talhoffer in seinen Werken mit *pragmatischer Nüchternheit*⁴ und *wohl dosierter Offenheit*⁵ Einblick in die Realität des Ernstkampfes.⁶ Als Belege führt er verschiedene Tötungs- und Verstümmelungsdarstellungen in den Werken Talhoffers an.⁷ Die untersuchten Werke Paulus Kals⁸ werden angeblich von repräsentativen Zwecken bestimmt. Nach Stangier wird aus der Organisation der Inhalte eine Wendung ins Höfische ersichtlich, die bei Talhoffer dominierende Zweikampffthematik ist bei Kal nur ein nachrangiger Bestandteil der Fechtlehre.⁹ Kals Bücher entbehren jedoch in keiner Weise den von Talhoffer gewährten Einblick in die Zweikampfrealität. Der angeblich höfisch konzipierte Cgm 1507 Kals weist gleich mehrere Tötungsdarstellungen auf. Neben einer Tötung mit der Mordaxt¹⁰ werden zwei Bruststiche mit dem Stechschild,¹¹ eine blutige Kopfverletzung

3 Thomas Stangier, Ich hab herz als ein leb ... Zweikampfrealität und Tugendideal in den Fechtbüchern Hans Talhoffers und Paulus Kals, in: Franz Niehoff (Hg.), Ritterwelten im Spätmittelalter. Höfisch Ritterliche Kultur der Reichen Herzöge von Bayern-Landshut, Landshut 2009, S. 72–93.

4 Ebd., S. 79.

5 Ebd.

6 Ebd.

7 Ebd.

8 Hierbei handelt es sich um Bologna, Biblioteca Universitaria, Ms. 1825 und München, BSB, Cgm 1507. Beide Codices sind während Kals Dienstzeit am Hof Ludwigs des Reichen entstanden und ihm gewidmet. (Vgl. Rainer Leng [bearb.], Katalog der deutschsprachigen illustrierten Handschriften des Mittelalters. Stoffgruppe 38. Fecht- und Ringbücher. Band 4/2, Lieferung 1/2. München 2008, S. 65 u. 68.)

9 Vgl. ebd., S. 87.

10 Vgl. München, BSB, Cgm 1507. Fol. 35v.

11 Vgl. ebd., Fol. 47v u. 48r.

im Kampf zwischen Mann und Frau¹² und ein sprichwörtliches Totschlagen im waffenlosen Nahkampf¹³ dargestellt. Kal beschränkt sich jedoch nicht nur auf die explizite Darstellung von Tötungen. Im Bereich des Rossfechtens werden Situationen und Techniken gezeigt, die dem Ernstkampf zuzuordnen sind. Hierbei handelt es sich um die Verteidigung eines Fusskämpfers gegen einen berittenen Gegner. Auf dem ersten Blatt zielt der Fusskämpfer mit dem Spiess auf das Gesicht des Reiters¹⁴, auf dem zweiten wird dem Pferd mithilfe der Waffe das vordere Beinpaar gebrochen.¹⁵ Die Abbildungen lassen keinen Zweifel über den Kontext der Kampfhandlungen zu.

Ein wichtiges Element in Stangiers Argumentation ist die inhaltliche Füllung der *Kunst des Langen Schwertes* nach Johannes Liechtenauer¹⁶ durch Talhoffer und Kal. Stangier unterläuft in seinen Untersuchungen allerdings ein Fehler, indem er das *Lange Schwert* als Waffenklassifikation versteht. So spricht er bei der Inhaltsangabe des Cod. Icon 394a von zwei Blöcken zum Blossfechten mit dem *Langen Schwert*.¹⁷ Stangiers Auffassung des Begriffs ist nicht zutreffend. Nach Wanke bezeichnet der Begriff *Langes Schwert* bis zum ausgehenden 15. Jahrhundert eine spezifische Führungsweise des Zweihandschwertes. Die Waffe wird mit beiden Händen am Griff gehalten und auf Hieb, Stich und Schnitt gefochten. Eine andere Verwendungsweise ist das Fechten im *Halben Schwert*. Hierbei wird mit der linken Hand die eigene Klinge in der Mitte ergriffen und das Schwert zu einer kurzen Hebel- und Stichwaffe umfunktioniert.¹⁸ Die ersten gesicherten Beweise für diese Begriffsverwendung fallen in die Mitte des 15. Jahrhunderts, genau in die Zeit des (literarischen) Wirkens Talhoffers und Kals.¹⁹ Die begriffliche Undifferenziertheit führt zu einer Auflösung disziplinarischer Grenzen, die in den Fechtbüchern deutlich wahrzunehmen sind. So werden Harnisch- und Blossfechten in den Fechtbüchern getrennt behandelt, da sich die Disziplinen auf taktischer und technischer Ebene wesentlich unterscheiden. Dies lässt sich vor allem auf die unterschiedlichen Trefferzonen zurückführen. Während im Blossfechten aufgrund fehlender

12 Vgl. ebd., Fol. 50r.

13 Vgl. ebd., Fol. 94r. u. Ms. 1825, Fol. 42r.

14 Vgl. ebd., Fol. 18v.

15 Vgl. ebd., Fol. 19r.

16 Die «Kunst des Langen Schwertes» ist eine in Versen verfasste verschlüsselte Fechtlehre, die starken Einfluss auf die Fechtweise mit dem zweihändig geführten Schwert ausübte. Von Liechtenauer selbst ist kein Werk überliefert, seine Lehre (*zedel*) wird jedoch von anderen Fechtmeistern in ihren Werken überliefert und ausgelegt. (Vgl. Müller, Hans Lecküchners Messerfechtlehre und ihre Tradition, S. 358.)

17 Vgl. Stangier, Ich hab herz als ein leb..., S. 79.

18 Vgl. Tillmann Wanke, Anderthalbhänder – Zweihänder – Langes Schwert. Zur Klassifikation, Nutzung und Bezeichnung der grossen Schwerter des Spätmittelalters und der frühen Neuzeit, in: Zeitschrift für historische Waffen- und Kostümkunde 51/2 (2009), S. 22 u. 24.

19 Vgl. ebd., S. 22.

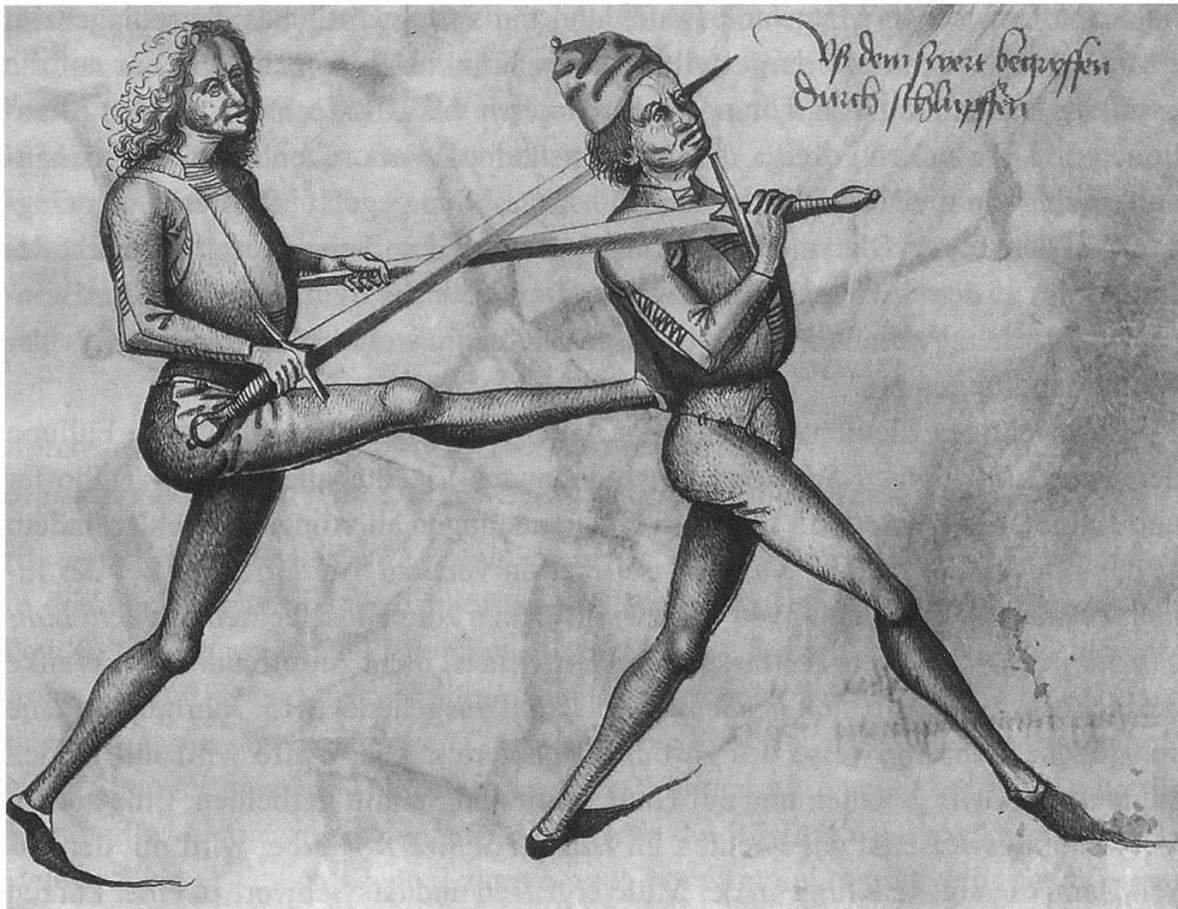


Abbildung 1: Das Durchschlüpfen im Blossfechten beziehungsweise Trainingskampf für das Harnischfechten. München, BSB, Cod. Icon 394a, Fol. 31r.

Schutzausrüstung der ganze Körper als potentielle Trefferfläche angesehen wird,²⁰ muss bei einem voll gerüsteten Gegner gezielt zu den Schwachstellen des Harnischs gearbeitet werden. Aus diesem Grund ist das Halbschwertfechten im Harnischkampf die dominierende Führungsweise des Schwertes. Sie erlaubt präzisere Stiche und bietet mehr Möglichkeiten zum Hebeln des Gegners.²¹ Im Blossfechten kommen beide Verwendungsweisen zum Einsatz. Hier steht also die *Kunst des Langen Schwerts* neben der Fechtweise im *Halben Schwert*. Stangier fasst jedoch beide Disziplinen unter der *Kunst des Langen Schwertes* zusammen. Diese Grenzverwischung nimmt starken Einfluss auf Stangiers Inhaltsanalysen und führt zu einer falschen Darstellung der Fechtbuchinhalte. So schreibt er zum Inhalt des Cod. Icon 394a:

20 So heisst es in der allgemeinen Lehre zum Fechten im Langen Schwert: «zo sal her kunlich czu im hurten vnd varen / snelle vnd risch / czu koppe ader czu leibe» (Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs. 3227a, Fol. 16r.).

21 Vgl. Wanke, Anderthalbhänder – Zweihänder – Langes Schwert, S. 24.

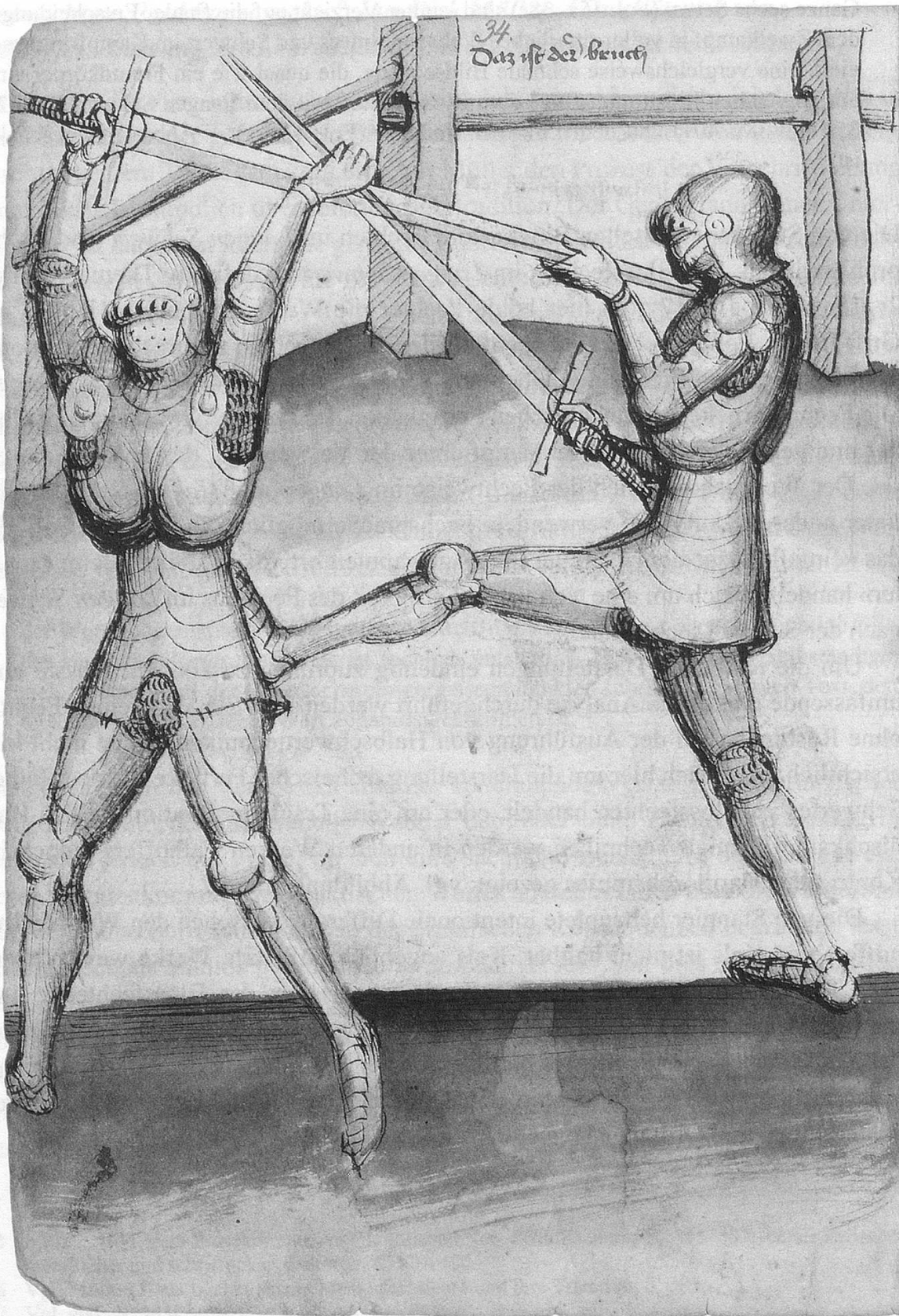


Abbildung 2: Dieselbe Technik im Harnischfechten. Königseggwald, Gräfliche Bibliothek, Hs. XIX 17.3, Fol. 17v.

Ganze sechs Seiten (Fol. 35v–38r) sind – unter Verzicht auf die finale ›Entscheidung‹ – dem Zweikampf in voller ritterlicher Wehr mit Spiess und Schwert im Kampfring reserviert, eine vergleichsweise schmale Bildsequenz, die quasi wie ein Fremdkörper einer umfangreichen Illustrationsfolge zum Blossfechten mit dem Langen Schwert (Fol. 2r–35r und 38v–40v) und dem Luzerner Hammer (Fol. 41r–53; – Abb. 4) eingeschaltet ist.²²

Die von Stangier ermittelten Blöcke zum Fechten im *Langen Schwert* sind höchst problematisch. Das Blossfechten im *Langen Schwert* ist definitiv Thema von Fol. 2r–15r sowie 16r–17v, da hier beide Fechter die Waffe mit beiden Händen am Griff fassen. Fol. 15v–19v sind ebenfalls dem Blossfechten zuzurechnen, demonstrieren jedoch den fließenden Übergang der Verwendungsweisen des Schwertes: Die Fechter arbeiten mit technischen Fertigkeiten des *Langen Schwertes* zum Gegner und gehen dann in den Nahkampf unter der Verwendung des *halben Schwertes*. Der Wechsel zwischen der Fechtweise im *Langen* und *Halben Schwert* wird unter anderem durch die verwendete Fachsprache möglich. So wird auf Fol. 19v das «einfallen» vs. dem «schiller in das gewapntett ort» dargestellt.²³ Beim «schiller» handelt es sich um eine technische Fertigkeit des Fechtens im *Langen Schwert* nach der Schule Liechtenauers.²⁴

Um die restlichen Darstellungen eindeutig zuordnen zu können, müsste eine umfassende praktische Analyse durchgeführt werden. Fol. 20r–35r zeigen Fechter ohne Rüstungen bei der Ausführung von Halbschwerttechniken. Es ist nicht klar ersichtlich, ob es sich hier um die Darstellung technischer Fertigkeiten des Halben Schwertes im Blossfechten handelt, oder um eine Trainingssituation für den Harnischkampf. Einige Techniken werden in anderen Werken Talhoffers jedoch im Kontext des Harnischkampfes gezeigt: vgl. Abbildung 1 und 2.

Die von Stangier behauptete intentionale Differenz zwischen den Werken Talhoffers und Kals ist nicht haltbar. Kals angeblich höfisierte Werke weisen ebenfalls Tötungsdarstellungen auf. Die Zusammenfassung des Blossfechtens, Harnischfechtens sowie die Führungsweisen des *Langen* und *Halben Schwertes* unter der *Kunst des Langen Schwertes* beruht auf einer Fehldeutung des Begriffs *Langes Schwert* und widerspricht den in den Fechtbüchern vorliegenden disziplinären Einteilungen und Ordnungskonzepten.

22 Stangier, Ich hab herz als ein leb..., S. 79.

23 Vgl. München, BSB., Cod. Icon 394a, Fol. 19v.

24 Vgl. Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs. 3227a, Fol. 28v.

Unbeachtete Funktionsaspekte? Jan-Dirk Müllers Einschätzung von Talhoffers Fassung der Lehre Liechtenauers (Germanistische Mediävistik)

Zu Beginn der 90er Jahre rücken die Fechtbücher des 15. und 16. Jahrhunderts in die Perspektive der germanistischen Mediävistik. Im Rahmen von zwei Aufsätzen²⁵ und einem Tagungsbeitrag erläutert Müller den Prozess der Verschriftlichung einer vormals mündlich überlieferten Lehrtradition. Der Gegenstand seiner Untersuchung ist dabei vor allem die gereimte Lehre Johannes Liechtenauers zum Fechten im *Langen Schwert* und die auf dieser Lehre basierende Messerfechtlehre Johannes Leckküchners. Müller weist einen Funktionswandel der liechtenauerischen Fechtlehre nach. Diese wandelt sich im Laufe des 15. Jahrhunderts von einer anwendungsnahen Lehranweisung zu einem sinnentstellten Autoritätsbeweis.²⁶ Anhand der Konzeption der Messerfechtlehre Leckküchners erläutert Müller zudem die Emanzipation der Lehrschrift vom situativen Kontext.²⁷ Müller stützt sich beim Nachweis des Wandels der Lehrschrift auf die formale Gestalt der *zedel*, deren Reimschema im Laufe der Zeit zunehmend korrumpt wird. Anhand der Verderbnisse von Talhoffers Zedelfassung wird dies verdeutlicht. Nach Müller ist

der Wortlaut manchmal völlig unverständlich, die Versgestalt ist zerstört, wichtige Glieder sind ausgelassen, manches ist sachlich entstellt. [...] Die Verse verselbständigen sich zu einem auf der Oberfläche einigermaßen intakten schriftsprachlichen Text, dem teils nur sein praktischer Wert abhandengekommen ist.²⁸

Ausgehend von der Versgestalt sind der zunehmende Verfall der ursprünglichen Bedeutung und der funktionelle Wandel der *zedel* ohne Zweifel erkennbar. Es stellt sich jedoch die Frage, ob sich eine sachliche Entstellung beziehungsweise das Abhandenkommen des praktischen Wertes ausschliesslich über die Verderbnis der Verse und ohne eine Analyse der praktischen Konsequenzen begründen lässt. Anhand des als sinnlos befundenen Krumphauverses²⁹ soll dies erläutert werden. Müller begründet die Sinnlosigkeit des Verses mit dem Wegfall des Zielpunktes. Nach der ältesten Fassung der Lehre soll der Hau zur Flachseite des gegnerischen Schwertes geschlagen werden: «Haw krump / zuo den flechen den meistern wiltu sie swechen.» (Älteste bekannte Fassung der *zedel* aus der Hs. 3227a.). In Talhoffers Fassung fehlt dieser Zielpunkt: «haw chrump zu im slahenn / den meistern

25 Müller, Bild-Vers-Prosakommentar am Beispiel von Fechtbüchern, S. 355–382; ders., Zwischen mündlicher und schriftlicher Tradition, S. 379–400.

26 Vgl. Müller, Hans Leckküchners Messerfechtlehre und ihre Tradition, S. 383.

27 Vgl. ebd., S. 383f.

28 Vgl. ebd., S. 372f.

29 Krumphau: Ein von oben geführter Hau, bei dem nicht grade zum Gegner, sondern bogenförmig oder krumm geschlagen wird. Vgl. Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs. 3227a, 25v.

wiltu sy swechen.»³⁰ Es ist unbestreitbar, dass die Anweisung Talhoffers von der ursprünglichen Gestalt der Verse abweicht, aber sie sind deshalb nicht sinnlos. Vielmehr findet eine Verschiebung des Fokus in der Lehre der technischen Fertigkeit statt. Nach der talhoferschen *zedel* soll der Krumphau im Schlag angebracht werden. Diese Anweisung mag zuerst verwirrend erscheinen, ist jedoch vor der Gesamtkonzeption der liechtenauerischen Langschwertlehre durchaus nachvollziehbar. Ein Kernprinzip der Lehre ist die Verwandelbarkeit der Häue. Die verschiedenen Hiebarten existieren nicht getrennt voneinander. So kann ein Fechter beispielsweise mit einem Oberhau (vertikal von oben nach unten geführter Hieb) den Angriff beginnen und je nach Reaktion des Gegners in einen anderen Hau verwandeln. In der Hs. 3227a, dem ältesten Fechtbuch der Liechtenauertradition,³¹ wird dieser Kernaspekt ausführlich beschrieben: «das ist der überhaw / vnd der vnderhaw / von beiden seiten / dy sint dy hawpt hewe vnd grunt aller ander hewe».³² Mit den anderen Häuen sind in diesem Falle die fünf verborgenen Häue (Zorn-, Twer-, Schiel-, Scheitel- und Krumphau) gemeint. Die Verwendung der *zedel* könnte im Falle Talhoffers über einen reinen Autoritätsbeweis hinausgehen und eine Doppelfunktion einnehmen. Vor dem Hintergrund der aktuellen Forschungslage muss diese Vermutung allerdings Spekulation bleiben. Für einen Beweis wäre nicht nur eine Edition sämtlicher Fassungen der *zedel* nötig, sondern auch eine vollständige Edition der Fechtbücher Talhoffers und eine kritische Untersuchung seiner Fechtweise. Die hier angestellten Überlegungen zur Doppelfunktion legen jedoch das Potential einer praktisch orientierten Perspektive offen. Hinter der von Müller postulierten Sinnlosigkeit des Verses verbirgt sich eine eigene Forschungsfrage, die nach neuen Methoden und speziell aufbereitetem Material verlangt.

Berücksichtigung der praktischen Funktion: Rainer Welles «...vnd wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen.» (Sportgeschichte)

In seiner Dissertation «‘... vnd wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen’. Der Ringkampf als adelige Kunst im 15. und 16. Jahrhundert.»³³ legt Welle eine umfassende Analyse der Ringkampftraktate des ausgehenden Mittelalters und der Frühen Neuzeit vor. Er trägt dabei der Komplexität des Gegenstandes Rechnung und bemüht sich um eine holistische Arbeitsweise. Neben der Katalogisierung der Handschriften baut Welle Stemmata auf, erläutert die Rolle des Ringkampfes in

30 Ebd., S. 372, Fussnote 60.

31 Vgl. Leng (bearb.), KdiH, S. 5.

32 Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs. 3227a, Fol. 24r.

33 Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen».

der Kultur des Mittelalters und überprüft bestehende Untersuchungen und Urteile der Fachwelt. Zudem zieht er einen Vergleich zwischen der mittelalterlichen und der modernen Unterrichtspraxis im Ringkampf. Er äussert sich ausserdem zu den Qualitäten der technischen Fertigkeiten und ihrer Darstellungen. Dabei greift er auf seine Erfahrungen als Bundestrainer des Deutschen Ringerbundes zurück.³⁴ Seine Sachkenntnis versetzt ihn in die Lage, einen Grossteil der bestehenden Forschungsliteratur zu relativieren und diskursive wie auch perspektivische Schwächen der Fechtbuchforschung aufzuzeigen. Vor den von Welle aufgeworfenen Kritikpunkten zeichnen sich zwei Hauptmängel der Forschung ab. Der erste ist eine Übergewichtung der ästhetischen Aspekte in der Fechtbuchforschung. Die Untersuchungen Welles zum Cod. I.6.4^o2³⁵ machen dies deutlich. Der aus zwei Teilen³⁶ bestehende Codex diente Dürer als Vorlage für die Anfertigung eines eigenen Fechtbuchs, welches in der kunsthistorischen Fachwelt aufgrund seiner ästhetischen Qualitäten grosse Beachtung findet. Dem Cod. I.6.4^o2 wird aufgrund seiner mangelnden Ästhetik wenig Aufmerksamkeit geschenkt, und er wird lediglich als Vorlage Dürers gewürdigt.³⁷ Aus kunsthistorischer Sicht mag dieses Urteil berechtigt sein, dennoch muss die Frage gestellt werden, ob die Bestimmung der Leistung und des Wertes einer bildlichen Darstellung nicht unter Berücksichtigung seiner eigentlichen Funktion geschehen sollte. Welle weist die Untersuchung unter rein ästhetischen Beschreibungskategorien zurück, da dieser Aspekt «bei dem Gegenstand dieser Handschriften eine untergeordnete Rolle spielt.»³⁸ Die von ihm durchgeführte Analyse enthüllt das eigentliche Potenzial der im Cod. I.6.4^o2 enthaltenen Ringlehre. Aufgrund seiner Beschreibungsqualitäten, der beachtlichen Zahl von ursprünglich 131 Ringkampfstücken³⁹ und der zahlreichen Hinweise auf taktische Aspekte⁴⁰ ist sie als ein einzigartiges Meisterwerk im Bereich der Zweikampfraktate zu sehen.

Ein weiterer Mangel bei Welle ist die fehlende Beschreibung der Tiefenanalyse der Inhalte, etwa der Konzeption, Strukturierung oder der Unterschiede im Detail der Techniken. Durch seine Fachkenntnisse im Ringkampf ist Welle in der Lage, diese Tiefenanalysen durchzuführen, was zu überraschenden Ergebnissen führt. Ein Beispiel sind seine Ergebnisse zu den Werken des Fechtmeisters Paulus Kal,

34 Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. XIV.

35 Augsburg, Universitätsbibliothek, Oettingen-Wallerstein, Cod. I.6.4^o2.

36 Erster Teil: Fecht- und Ringbuch (ca. 1470), zweiter Teil: Kriegsbuch 1. Hälfte des. 15. Jahrhunderts.

37 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 112.

38 Vgl. ebd.

39 Einige der Stücke sind im Codex nicht mehr enthalten, sie sind jedoch im Fechtbuch Dürers überliefert.

40 Dieser Aspekt wird in den meisten Ringertraktaten des 15. Jahrhunderts nicht thematisiert. Sie beschränken sich auf die Beschreibung der Bewegungsmuster.

der ein Zeitgenosse Talhoffers gewesen ist. Talhoffer und sein umfangreiches Werk sind bereits Gegenstand ausgedehnter Einzelforschung gewesen. Hils hat Talhoffers Leistungen umfassend dargestellt,⁴¹ jedoch zu Lasten Kals, der in den Schatten seines Zeitgenossen und Konkurrenten gestellt wird. Kal habe Hils zufolge «dem erfolgreicheren Talhoffer nichts gleichwertiges entgegensetzen». Grosse Teile von Kals Werk seien aus den Büchern Talhoffers kopiert worden, wobei Hils im Falle der Abbildungen zum Kampf zwischen Mann und Frau Unvollkommenheit und Abweichung attestiert.⁴² Entsprechende Belege werden jedoch nicht geliefert.⁴³ Welle unterzieht Kals Werk einer umfassenden Tiefenanalyse und kommt zu anderen Schlüssen. Kals Werk ist den späteren Arbeiten Talhoffers in ästhetischen Aspekten nicht ebenbürtig.⁴⁴ Die Darstellungen sind fertigungsbezogen und beschränken sich auf technische Aspekte.⁴⁵ Dennoch weist Kals Werk eine Reihe von Eigenleistungen und Innovationen auf. Welles Untersuchungen bringen hervor, dass Kal das Technikrepertoire des Ringens um zwölf Stücke erweitert, die in Talhoffers Werk nicht zu finden sind. Darüber hinaus bemüht sich Kal als erster um eine Systematisierung des Ringens durch die Reihung der Stücke nach thematischer Zusammengehörigkeit. Eine innovative Leistung, die von späteren Quellen übernommen wird.⁴⁶

Welle trägt dem Wesen der Fechtbücher als Gebrauchsschriften zur Darstellung von Bewegungsmustern Rechnung, indem er den praktischen Aspekt zum Ausgangspunkt seiner Studien macht. Durch diese Neuperspektivierung kommt es zu einer umfassenden Neugewichtung der Quellen und des Forschungsfeldes. Diese Leistungen sind auf seine Erfahrungen im Ringkampf zurückzuführen. Es sind jedoch auch diese Kenntnisse, die der Arbeit in bestimmten Bereichen zum Verhängnis werden.

Im Verlauf der Lektüre wird deutlich, dass Welle seine Erkenntnisse nicht nur aus der Rezeption des Quellenmaterials gewonnen, sondern die technischen Anweisungen auch in die Tat umgesetzt hat. Im Rahmen seiner Untersuchungen zur Textebene der Fechtbücher wird dies deutlich:

Der Text selbst liefert eine phänographische Bewegungsbeschreibung, d.h. er beschränkt sich auf die Darstellung des sinnlich wahrnehmbaren Aspekts der Bewegung.

41 Vgl. Hans-Peter Hils, Die Handschriften des oberdeutschen Fechtmeisters Hans Talhoffer. Ein Beitrag zur Fachprosaforchung des Mittelalters, in: *Codices manuscripti* 9 (1983), S. 97–121.

42 Vgl. ebd., S. 112.

43 Welle beklagt den Vorwurf des Plagiats als vorschnelles Urteil, welches nur aus einer ungenügenden Beschäftigung mit Kals Werk resultieren kann. Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 83.

44 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 242f.

45 Vgl. ebd., S. 243.

46 Vgl. ebd., S. 87.

[...] Der Bewegungsvollzug erfolgt durch das schrittweise zeitlich aufeinanderfolgende Realisieren der Teilhandlungen. Auf der Textebene wird diese zeitliche Komponente durch die Konjunktion 'vnd' angezeigt.

'Slach auß mit deiner rechten hant sein tencke vnd var Jm mit der hant czwischn dy pain vorn durch durch vnd vaß In hindenn pey der ioppenn oder auf den elpogen vnd heb In auff. [...]'

Beim Bewegungsnachvollzug zeigte sich jedoch auch die Unzulänglichkeit der Beschreibung. So müssen bei einigen technischen Fertigkeiten einzelne Teilhandlungen auf einer zeitlichen Ebene realisiert werden.⁴⁷

Allerdings bleibt die genaue Methode des Bewegungsnachvollzuges unerklärt. Durch die Auslagerung des Bewegungsnachvollzuges entzieht sich ein nicht zu unterschätzender Aspekt in Welles Erkenntnisprozess dem kritischen Diskurs. Zwar werden im Kapitel Analyse und Strukturierung der motorischen Tätigkeit im Ringkampf generelle Grundlagen zur technischen Fertigkeit, den biomechanischen Aspekten und die Vorgehensweise bei der Einordnung technischer Fertigkeiten in das Kategoriensystem erläutert, eine generelle Intransparenz bleibt dennoch bestehen. So sagt Welle zur Zuordnung von uneindeutigen Techniken:

In denjenigen Fällen, in denen der mittelalterliche Ringkampfmeister in keiner Beziehung auf ein technisch-taktisches Element verweist, das jedoch beim Nachvollzug der Bewegung als solches zu werten war, wurde die technische Handlung dennoch in die Kategorie 'Fertigkeitsebene' aufgenommen.⁴⁸

Eine Vorgehensweise dieser Art verlangt nach einer ausführlichen Dokumentation des Bewegungsnachvollzuges. Dem Rezipienten muss eine Überprüfung des Erkenntnisprozesses ermöglicht werden. Ansonsten ist eine Trennung zwischen den aus der Quelle entnommenen Bewegungsmustern und eventuell aus dem Sportringen eingeflossenen Bewegungen und Taktiken nicht möglich. Unter der Berücksichtigung der von Welle bearbeiteten Quellenmenge wäre die Forderung nach einer Dokumentation sämtlicher Interpretationen unrealistisch. Eine Erläuterung der Methode an einem ausgewählten Beispiel wäre jedoch möglich gewesen. So bleibt dem Rezipienten jedoch der gesamte Prozess der praktischen Analyse vor-enthalten. Dennoch sind die von Welle vorgebrachten Ergebnisse richtungsweisend und nicht zu ignorieren. Seine Arbeit verdeutlicht den hohen Stellenwert, den inhaltliche Sachkenntnisse für die Arbeit mit Anleitungstexten besitzen. Welles Kenntnisse des Ringkampfes ermöglichen es ihm, den Kernaspekt der Zweikampftraktate zu identifizieren und eine Untersuchungsmethode zu entwickeln, die den praktischen Aspekt konsequent berücksichtigt.

47 Ebd., S. 76.

48 Ebd., S. 314.

Zwischenfazit

Die Untersuchung von Arbeiten aus dem historischen (Stangier) und dem germanistischen Bereich (Müller) zeigen, dass sich die Nichtbeachtung des praktischen Aspekts negativ auf die Forschungsergebnisse auswirkt. Im Falle Müllers bleiben Fragen zum Funktionswandel der *zedel* Liechtenauers unbeantwortet. Das Urteil der Sinnlosigkeit und sachlichen Entstellung von Talhoffers Fassung der *zedel* wird lediglich anhand der Vergestalt nachgewiesen. Selbst wenn eine Erforschung aus praktischer Perspektive zur Zeit der Untersuchung nicht möglich gewesen sein sollte, hätte Müller in seiner Argumentation darauf hinweisen müssen. Im Falle von Stangiers Arbeiten fallen die Konsequenzen wesentlich drastischer aus. Er postuliert eine Differenz in den Konzeptionen der Werke Talhoffers und Kals. Talhoffer verfolge Stangier zufolge eine praktische Linie und gebe in seinen Werken Ausblicke auf die Zweikampffrealität seiner Zeit. Als Beleg führt Stangier mehrere Tötungs- und Verstümmelungsdarstellungen an. Die untersuchten Werke Kals weisen hingegen eine angebliche Wendung ins Höfische auf. Ein wesentlicher Punkt in seiner Argumentation ist das Fehlen von Tötungsdarstellungen in den untersuchten Fechtbüchern Kals. Mittels einer Quellenanalyse ist das Gegenteil bewiesen worden. Kals Werke beinhalten mehrere Tötungen in unterschiedlichen Disziplinen. Die von Stangier aufgestellten Untersuchungen zur inhaltlichen Konzeption der Fechtbücher basieren zudem auf einem falschen Verständnis der Fachsprache und der disziplinären Ordnung, wie sie sich aus den Quellen des 15. Jahrhunderts ergibt. An einer Inhaltsanalyse des Cod. Icon 394a wurde verdeutlicht, dass die von Stangier vorgenommene Strukturierung der Inhalte nicht haltbar ist. Zuordnungsprobleme technischer Fertigkeiten, die aus dem Material hervorgehen, werden ignoriert. Die oberflächliche Quellenanalyse und das Missverständnis der Fachbegriffe führen zu einer fragwürdigen Auffassung der Quelleninhalte und ihrer Konzeption. Stangiers Arbeit verliert durch diese Mängel stark an Glaubwürdigkeit.

Welle berücksichtigt die Kernfunktion des Gegenstandes und wählt bei seiner Analyse der Ringertraktate eine praktische Perspektive. Der Mehrwert dieses Perspektivwechsels wird in einer kompletten Neugewichtung der Quellen deutlich. Beispielhaft wurde im Rahmen dieser Arbeit die Entdeckung des Cod. I.6.4^o2 als Meisterwerk im Bereich der Zweikampftraktate und die innovativen Strukturierungsversuche Paulus Kals angeführt. Welles Arbeit mangelt es im Bereich der praktischen Interpretation (Bewegungsnachvollzug) jedoch an Transparenz. Dies ist ein Problem, da ein Grossteil der wertenden Urteile Welles durch diese Interpretationen beeinflusst sein dürfte. Seine Biographie als Trainer für das gegenwärtige Sportringen verleiht diesem Kritikpunkt zusätzliche Schärfe. Aufgrund der

Intransparenz der Interpretationsmethode und der fehlenden Dokumentation des Erkenntnisprozesses ist für den Rezipienten nicht ersichtlich, wie stark der Einfluss von Bewegungsmustern und Strukturen des Sportringens in den praktischen Interpretationen ist. Welles Ergebnisse zur Analyse und Strukturierung der motorischen Tätigkeit im Ringkampf bleiben dadurch angreifbar.

Zur Relevanz praktisch perspektivierter Analysen

Die mangelhafte Berücksichtigung der praktischen Funktion ist als ein Kernproblem der Fechtbuchforschung anzusehen. Durch fehlende Erkenntnisse in diesem Bereich entstehen zahlreiche Probleme in den Fachforschungen. Stangiers falsches Verständnis der Fachsprache und die daraus resultierende Missdeutung der Inhaltsstrukturen hätten durch Kenntnisse der Gebrauchsweise des zweihändigen Schwerter vermieden werden können. Müllers Untersuchungen zum Funktionswandel der *zedel* wären vermutlich differenzierter ausgefallen, wenn wissenschaftlich überprüfbare Erkenntnisse zur Fechtweise Talhoffers und den praktischen Konsequenzen der Abweichungen in seiner *zedel* verfügbar gewesen wären. Welle weist zudem der Kunstgeschichte eine dem Gegenstand unangemessene Tendenz zur Übergewichtung ästhetischer Kategorien nach. Zusammen mit der mangelnden Rückbindung an die praktische Funktion der Bücher kommt es zu eindimensionalen Urteilen, die ein unzutreffendes Bild vom Wert und den Leistungen des Gegenstands vermitteln. Welles Ergebnisse zum praktischen Wert des Cod. I.6.4^o verdeutlichen dies.

Die Analyse der Fechtbücher unter Einnahme einer praktischen Perspektive ist für eine valide Erforschung der Fechtbücher unverzichtbar. Die Mängel an Welles Arbeit haben jedoch gezeigt, dass die Analyseprozesse nicht ausserhalb des wissenschaftlichen Diskurses gestellt werden dürfen. Die Formulierung einer Methode, die den gesamten praktischen Interpretationsprozess transparent und damit diskursiv fruchtbar macht, hat deshalb oberste Priorität. Im Folgenden soll eine mögliche Methode vorgestellt werden.

Praktische Interpretationsmethode

Im Zentrum der praktischen Perspektive steht der handlungsbezogene Nachvollzug der Inhalte. Dieser Nachvollzug drückt sich durch eine in der Praxis erprobte Interpretation der Anweisung aus. Die Handlungsanweisungen werden vom Rezipienten ausgeführt. Das Resultat ist ein Bewegungsmuster, welches einen Eindruck von der Leistungsfähigkeit der Anweisungen vermittelt. Da einzelne technische Fertigkeiten jedoch immer Teil eines Kampfsystems sind, kann und darf sich eine

praktische Interpretation niemals auf eine einzelne technische Fertigkeit beschränken. Zum vollen Verständnis der Anweisungen und den Lehrstrategien des jeweiligen Buches ist die Berücksichtigung intra- und intertextueller Bezüge unerlässlich. Diese Bezüge können über die Grenzen der jeweiligen Disziplin hinausgehen. Welle hat diese disziplinübergreifenden Bezüge bereits angedeutet, indem er dem Ringen einen massgeblichen Einfluss auf den Stil der bewaffneten Kampfweise attestiert.⁴⁹

Die praktische Interpretationsmethode dokumentiert den Weg vom Quellenmaterial bis zum erarbeiteten Bewegungsmuster. Der Interpret stellt dem Rezipienten das Primärmaterial zur Verfügung und formuliert an diesem Material eine Verlaufsbeschreibung des Stückes⁵⁰ beziehungsweise der technischen Fertigkeit. Hierbei stützt er sich ausschliesslich auf die im Primärtext enthaltenen Informationen. Anhand der Verlaufsbeschreibung kann festgestellt werden, welche Text- und Bilddetails vom Interpreten beachtet beziehungsweise nicht beachtet worden sind. In den Interpretationsprämissen wird anschliessend die Technik einer Gefechtsart (Ernstkampf, Wettkampf, etc.) zugeordnet. Anschliessend werden die Ansprüche erläutert, die eine technische Fertigkeit beziehungsweise ein Stück erfüllen muss, um im Rahmen der angebenen Gefechtsart funktional zu sein. Auf diese Weise entsteht ein nachvollziehbarer Kriterienkatalog, der eine Überprüfung der Bewegungsmuster und eine Gewichtung möglicher Abweichungen vom Text- und Bildmaterial gewährleistet. Die Interpretation wird unter Verwendung von Fotos oder Videomaterial vorgestellt. Anschliessend werden die essentiellen Kriterien formuliert, die für eine erfolgreiche Durchführung der Technik ermittelt worden sind. Bei diesen Kriterien kann es sich um eine bestimmte Anordnung der Gliedmassen, oder um Distanz-, Winkel- und Kräfteverhältnisse handeln. Sollte es sich um die Interpretation eines ganzen Gefechtssystems handeln, wird die Technik im System verortet. Anhand einer Verteidigungstechnik gegen einen Faustschlag aus dem Cod. I.6.4°2 soll der Vorgang der praktischen Interpretation verdeutlicht werden. Da es sich um eine Text-Bild-Quelle handelt, müssen im Vorfeld einige Anmerkungen zur Qualität der im Codex enthaltenen Darstellungen der technischen Fertigkeiten gemacht werden.

Die Nachfolgenden Abbildungen werden zeigen, dass die Bilder des Codex sehr präzise die für die technischen Fertigkeiten relevanten Details darstellen. Das Bild ist allerdings nicht als Abbildung eines bestimmten Zeitpunktes zu verstehen, sondern als eine Ansammlung von Details, manchmal können auch mehrere Zeitpunkte in einem Bild zusammenfliessen. Bestimmte Details lassen sich zudem

49 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. XVI.

50 Stück: Eine Abfolge mehrerer technischer Fertigkeiten.

nicht direkt dem Bewegungsmuster zuordnen, sondern dienen als Hinweise auf räumliche oder situative Aspekte. Im Falle der hier untersuchten Technik handelt es sich um die Positionierung und Stellung der Hände des Angreifers (rechts im Bild). Es wird im Verlauf der Interpretation auf die Ausdeutung dieser Details eingegangen.

Praktische Interpretation

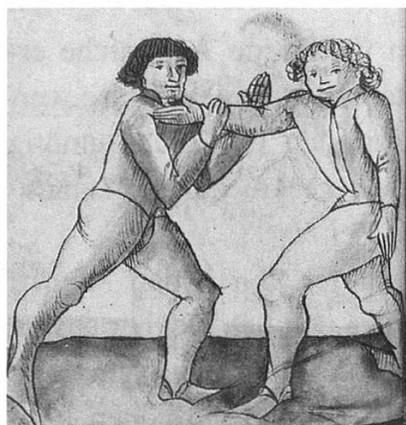


Abbildung 3: Armbruch gegen einen Schlag zum Gesicht. Augsburg, Universitätsbibliothek, Oettingen-Wallerstein, Cod. I.6.4°2, Fol. 65r.

Item mer ein stuck wenn dir ainer nach dem / angesicht schlecht mit der feüst so vach den slag / in dein rechte hant vnd stosß in auf den elpogen / mit deiner tencken hant als hie gemalt stet so / prichstu im den armen⁵¹

Verlaufsbeschreibung

Der Angreifer (rechts) schlägt mit der rechten Faust (aus Text ersichtlich) zum Gesicht des Verteidigers. Dieser weicht dem Schlag nach links aus, während er seine rechte Hand an das Handgelenk des Gegners führt und mit der linken Hand gegen den Ellenbogen schlägt. Der Verteidiger steht beim Ausführen leicht schräg zur Angriffslinie⁵² des Gegners. Der Körper ist etwas nach vorne gelehnt und der Stand weit. Der rechte Fuss steht im 90°-Winkel zur Angriffslinie des Verteidigers. Die rechte Hand des Angreifers ist geöffnet, die linke ist ebenfalls geöffnet und hängt an der linken Körperseite herab.

51 Rainer Welle, «...vnd mit der rechten faust ein mordstück kompt von deme ringen». Baumanns Fecht- und Ringkampfhandschrift, München 2014, Fol. 65v.

52 Gedachte Linie, die vom Zentrum des Gegners in den Raum gezogen wird. Auf ihr ist maximale Kraftentfaltung möglich.

Interpretationsprämissen

Die praktische Interpretation einer technischen Fertigkeit kann sich nicht auf das bloße Nachahmen der beschriebenen Bewegungsmuster beschränken. Um ein funktionales Bewegungsmuster erarbeiten zu können, muss der Anwendungskontext der Technik bestimmt werden. Der Kontext definiert die essentiellen Kriterien, die von der Technik erfüllt werden müssen, um funktional zu sein. Da es sich bei der Technik des Verteidigers um einen Armbruch handelt, ist das Stück dem Ernstkampf (im Folgenden Kriegersringen)⁵³ zuzuweisen.

Technische Fertigkeiten des Kriegersringens müssen vielfältige Ansprüche erfüllen, um funktional zu sein. Im Falle der hier vorgestellten Beispielanalyse werden lediglich drei der wichtigsten Aspekte vorgestellt, um den Text nicht unnötig in die Länge zu ziehen, hierbei handelt es sich um die Aspekte «Angriffsintention», «Prioritäten des Selbstschutzes» und «verfügbare Zeit».

Im Laufe eines Ernstgefechts versuchen beide Kämpfer, durch den Angriff leicht verletzlicher Körperstellen, die Initiative zu erlangen und den Gegner auszuschalten. Wegen der hohen Adrenalinausschüttung in Gefahrensituationen kann nicht davon ausgegangen werden, dass der Gegner nach einem erfolgreichen Treffer kampfunfähig ist. Der Eigenschutz des Kämpfers hat deshalb oberste Priorität. Zudem läuft der Kampf sehr schnell ab, die Technik muss deshalb in einem sehr kleinen Zeitfenster realisierbar sein.

Zur Genese einer Verteidigungstechnik

Der Ausgangspunkt einer Verteidigungstechnik ist die Angriffstechnik des Gegners, sie gibt dem Verteidiger den zu beschützenden Körperbereich vor und definiert gleichzeitig die angreifbaren Stellen (Blößen) am Körper des Gegners. Aus den Kriterien «Angriffstechnik des Gegners», «Zielpunkt der gegnerischen Technik» und «Blößen des Gegners» ergibt sich die Wahl der Verteidigungstechnik, die im Idealfall gleichzeitig einen Gegenangriff beinhaltet. Da radikale Wechsel der Bewegungsrichtungen im Kampf nicht ohne Probleme realisiert werden können, müssen die Teilbewegungen einer Technik aufeinander aufbauen. Ausgangspunkt der gesamten Verteidigungstechnik ist die Meidbewegung. Hierbei handelt es sich um die kurze Bewegung eines Körperteils beziehungsweise des Körpers, um einem gegnerischen Angriff zu entgehen. Das Konzept lässt sich direkt aus den Inhalten des Cod. I.6.4° 2 erschliessen. Verschiedene technische Anweisungen weisen deutlich auf die Verwendung von Meidbewegungen hin. So stellt die geg-

53 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 8.

nerische Meidbewegung in der auf Fol. 69r erläuterten Angriffstechnik ein wichtiges Element zur erfolgreichen Realisierung der Technik dar:

Item mer ein stuck so dir ainer pöse wort gibt so thü als welstu in mit deiner rechten hant an das or slachen so zuckt er den fuß haupt an weg mit dem slach in mit deinem tencken fuß an seinen rechten fuß alz hie gemalt stet so velt er an rucken.⁵⁴

Der Angreifer provoziert gezielt eine Meidbewegung des Gegners um einen Fussfeger zu realisieren.

Interpretation des Stücks

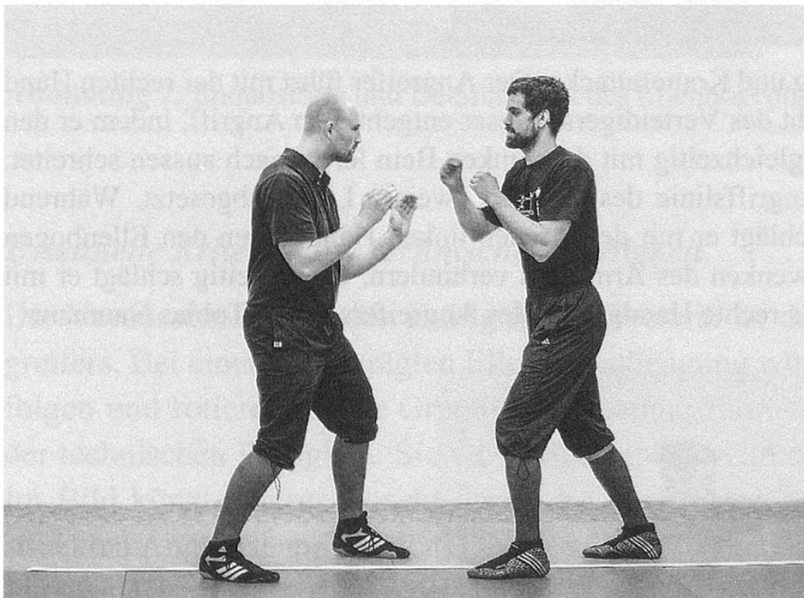


Abbildung 4: Grundstellung: Die Gegner stehen sich im Nahkampf gegenüber und haben den linken Fuß vorgesetzt. Foto: Tobias Naumann.

54 Vgl. Welle, «...vnd mit der rechten faust ein mordstück kompt von deme ringen», S. 220.



Abbildung 5: Meidbewegung und Konterattacke: Der Angreifer führt mit der rechten Hand einen Faustschlag zum Gesicht des Verteidigers. Dieser entgeht dem Angriff, indem er den Kopf nach links bewegt und gleichzeitig mit dem linken Bein leicht nach aussen schreitet. Der Fuss wird schräg zur Angriffslinie des Gegners (weisse Linie) abgesetzt. Während dieser Ausweichbewegung schlägt er mit der offenen linken Hand gegen den Ellenbogen des Gegners, um ein Umschwenken des Armes zu verhindern. Gleichzeitig schlägt er mit seiner rechten Hand gegen das rechte Handgelenk des Angreifers. Foto: Tobias Naumann.



Abbildung 6: Rotation des rechten Beins. Eine gegenläufige Armbewegung führt zu einer Überstreckung des gegnerischen Ellenbogengelenks. Der Angreifer befindet sich kurzzeitig in einem schmerzhaften Streckhebel, der in den eigentlichen Armbruch mündet. Für das Brechen eines Gelenks bedarf es einiger Kraft, vor allem wenn der Gegner über eine ausgeprägte Muskulatur verfügt. Der Armbruch wird deshalb mithilfe der Beinarbeit unterstützt: Sobald der linke Fuss des Verteidigers Bodenkontakt findet, rotiert der rechte Fuss in einer halbkreisförmigen Bewegung nach. Dies führt zu einer Gewichtsverlagerung nach vorne, was eine Verstärkung des Drucks auf den Ellenbogen zur Folge hat. Der Armbruch wird auf diese Weise wesentlich erleichtert. Foto: Tobias Naumann.

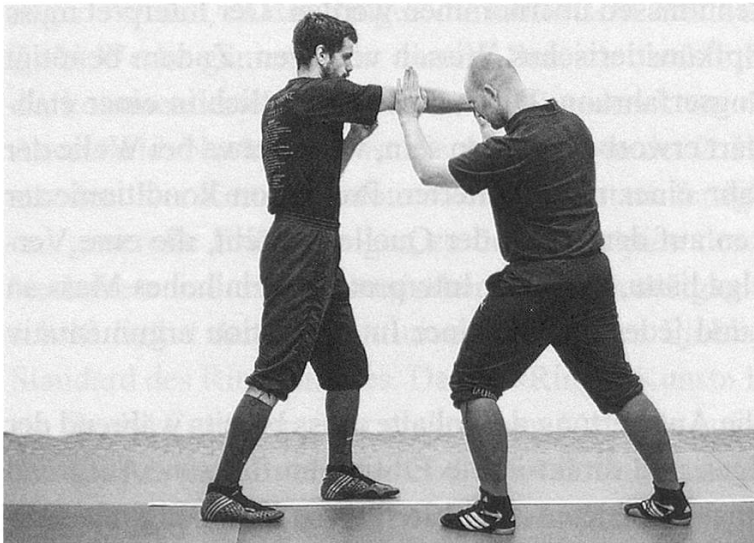


Abbildung 7: Endposition und Detailansicht des Ellenbogenhebels. Foto: Tobias Naumann.

Essentielle Kriterien der technischen Fertigkeit

Die Voraussetzung für den Erfolg dieser Technik ist der gestreckte Arm des Angreifers. Bei einer ausgeprägten Ellenbogenbeugung würde das Gelenk dem Druck folgen und rotieren. Diese Grundvoraussetzung führt zum Anwendungszeitpunkt der technischen Fertigkeit. Sie wird angewandt, wenn der Gegner zu weit schlägt. Im Bild könnte dieser Aspekt durch die Positionierung der gegnerischen ausgestreckten Angriffshand auf der Höhe des Gesichts des Verteidigers angedeutet sein. Für das Detail ist aus praktischer Sicht kein Nutzen im Bewegungsmuster des Stücks erkenntlich. Gleiches gilt für die herabhängende linke Hand des Angreifers. Beide könnten aber als Hinweise auf die Reichweite und die Gefahrenzonen interpretiert werden. Die geöffnete rechte Hand suggeriert die Streckung des Armes, als wolle etwas erreicht werden, dass sich knapp ausserhalb der bequemen Reichweite befindet. Die herunterhängende linke Hand des Angreifers könnte auf die Unerreichbarkeit und somit die kurzzeitige Sicherheit des Verteidigers hinweisen.

Mithilfe der praktischen Interpretationsmethode wird der Interpretationsprozess transparent und auch für Rezipienten nachvollziehbar, die nicht über entsprechende Bewegungserfahrungen verfügen. Sollte der Verdacht einer Fehlinterpretation vorliegen, kann durch die Unterteilung in Primärtext, Verlaufsbeschreibung, Interpretationsprämissen und Interpretation festgestellt werden, auf welcher Stufe der Interpret irrt.

Die praktische Interpretation ist ein essentieller Bestandteil, um den Inhalt und die Leistungen eines Fechtbuches fassbar zu machen, und ist deshalb der Grundlagenforschung zuzuordnen. Die Anfertigung solcher Interpretationen muss von

Wissenschaftlern mit Spezialkenntnissen übernommen werden. Der Interpret muss über mediävistisches und kampfkünstlerisches Wissen verfügen. Zudem benötigt er ein hohes Mass an Bewegungserfahrung. Diese muss vermutlich in einer etablierten Kampfkunst oder -sportart erworben worden sein, wie es etwa bei Welle der Fall ist. Damit nicht die Gefahr einer unreflektierten Projektion konditionierter Bewegungsmuster und Taktiken auf den Inhalt der Quelle entsteht, die eine Verzerrung der Ergebnisse zur Folge hätte, muss der Interpret über ein hohes Mass an Reflexionsfähigkeit verfügen und jedes Detail seiner Interpretation argumentativ an der Quelle belegen.

Die hier erläuterte praktische Auswertung der Inhalte muss bereits während der Editierung des Materials erfolgen und direkt in die Edition einfließen. Aufgrund der grossen Menge an Datenmaterial bieten sich hierfür vor allem digitale Editionsverfahren an. Sie haben den Vorteil, dass Interpretationsvideos direkt in den Text eingebettet und somit zu einem festen Bestandteil der Argumentationskette werden können, ohne den Rezeptionsfluss zu unterbrechen. Eine Edition in gedruckter Form ist ebenfalls möglich, das Videomaterial muss dann jedoch auf einen Datenträger ausgelagert werden.

Fazit und Ausblick

Die Analyse von Forschungsarbeiten aus den Bereichen der Germanistischen und Historischen Mediävistik sowie der Sportwissenschaft offenbaren die Relevanz praktisch perspektivierter Analysen in der Fechtbuchforschung. Die Analyseergebnisse tragen wesentlich zum inhaltlichen und strukturellen Verständnis der Zweikampftraktate bei. Untersuchungen zur praktischen Ebene sind deshalb nicht als Ergänzung fachhistorischer Untersuchungen zu sehen. Sie bilden vielmehr die Grundlage für eine nachhaltige Erforschung einzelner Aspekte der Zweikampftraktate.

Die Editoren von Zweikampftraktaten müssen zukünftig die praktische Natur ihres Gegenstandes berücksichtigen und die Inhalte für die akademische Öffentlichkeit aufbereiten. Die aktuellen Editionsformate werden dieser Anforderung nicht gerecht. Um ein Verständnis der Inhalte zu ermöglichen, muss dem Rezipienten ein Eindruck von den im Buch überlieferten technischen Fertigkeiten und Kampfsystemen ermöglicht werden. Zu diesem Zweck wurde im Rahmen dieser Arbeit die praktische Interpretationsmethode vorgestellt. Sie ermöglicht den Nachvollzug des Interpretationsprozesses von der Quelle bis zum nachgebildeten Bewegungsmuster.

Die Priorität der Gegenstände ist durch die Arbeiten von Welle bereits festgelegt worden. Die Ringertraktate müssen zuerst einer umfassenden Analyse unter-

zogen werden, da das Ringen die motorische Basis der Waffendisziplinen darstellt. Zwei Werke geniessen in diesem Bereich oberste Priorität: An erster Stelle steht die kommentierte Abschrift der 1539 gedruckten «Ringer Kunst» des Fabian von Auerswald. Nach Welle ist die Abschrift in der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts entstanden. Der Kommentator erweitert die stark fertigkeitsbezogene «Ringer Kunst» um generelle Erläuterungen zu den Prinzipien des Ringkampfes, dem taktischen Verhalten und biomechanischen Gesetzmässigkeiten.⁵⁵ Die kommentierte Abschrift liefert damit einen unvergleichlichen Einblick in den technisch-taktischen Standard des Ringkampfes. Da die «Ringer Kunst» lediglich 85 Stücke umfasst, ist sie für die Erprobung der praktischen Methode auf der Systemebene gut geeignet. An zweiter Stelle steht der Cod. I.6.4°2. Aufgrund des heterogenen Inhalts⁵⁶ kann eine praktische Analyse aufschlussreiche Erkenntnisse zu interdisziplinären Bezügen liefern. Die praktische Edition dieser Quellen bildet den Schlüssel für weitere praktische Forschungen zu den Zweikampftraktaten des 15. und 16. Jahrhunderts. Sie liefern die benötigten Erkenntnisse zum Ringkampf und somit zur Basis aller Kampfsysteme dieser Zeit. Der Cod. I.6.4°2 und die «Ringer Kunst» sind zudem zwei der einflussreichsten Werke ihrer jeweiligen Zeit. Techniken aus diesen Büchern lassen sich in späteren Zweikampftraktaten⁵⁷ wiederfinden. Sie können so als interpretatorische Basis bei der praktischen Erschliessung weiterer Quellen dienen.

55 Vgl. Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S. 170f.

56 Der Codex enthält neben zahlreichen Ringstücken Anweisungen zum Umgang mit dem Zweihandschwert, dem Langen Messer, dem Dolch und dem Stechschild.

57 Vgl. Leng, KdiH, S.110 (Cod. I.6.4°2) und Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen», S.162 (Ringer Kunst und kommentierte Abschrift).

La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier: l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Age central (XI^e–XIII^e siècles)

Gilles Martinez

Lorsque l'on évoque le champ de bataille du Moyen Age, les images qui viennent inmanquablement à l'esprit sont celles des charges de chevaliers et des mêlées confuses, des actes de courage et des massacres, des cris des devises et ceux d'agonie. S'ajoutent parfois à cela les clichés hollywoodiens où, quelle que soit l'époque représentée, des combattants, ayant revêtu de lourdes armures de plates dans lesquelles ils peuvent à peine bouger, s'affrontent en maniant une épée démesurément longue, après avoir abandonné bien vite un bouclier aussi encombrant qu'inutile. Ainsi, ce n'est pas sans un certain effort qu'il faut envisager le combattant médiéval¹ comme possiblement discipliné, à l'inverse des stéréotypes véhiculés dans la culture populaire et alimentés par les chansons ou le cinéma.

Cet effort – cette réflexion –, l'historien-expérimentateur doit lui aussi s'y astreindre. Mais s'il est habitué à considérer l'exagération ou le manque de fiabilité de certaines sources, il ne lui en faut pas moins se méfier d'une forme «d'inconscient collectif» plus insidieuse.² Celle-ci intervient dans l'abord de certaines positions ou certains mouvements qui pourraient être considérés aujourd'hui comme normaux, mais qui ont en fait changé plusieurs fois par le passé. Des gestes paraissant simples, comme un coup de poing, la marche, ou encore la station debout, se sont transformés au cours de l'histoire sous l'effet des diverses évolutions culturelles, technologiques ou scientifiques. Et ils ne sont que quelques exemples d'un «naturel» qui ne l'est pas forcément. Loin d'être une évidence, ce préalable doit revenir sans cesse à l'esprit lors d'un travail expérimental.

Le présent article veut illustrer ces difficultés, afin de mener une réflexion et proposer certaines bases méthodologiques pour l'expérimentation du geste guerrier collectif. Pour ce faire, il entend définir ce qui apparaît comme les trois étapes majeures, allant de l'analyse «historienne» des sources à un «cycle expérimental» précis et complet, en incluant une phase intermédiaire ou «cycle pré-expérimental». Les exemples sont choisis dans le cas de l'infanterie du Moyen Age féodal, troupes

1 Ainsi qu'il est défini dans l'ouvrage collectif pionnier: *Le combattant au Moyen Age* (actes du XVIII^e Congrès de la société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public: Montpellier 1987), Paris 1991.

2 Tel qu'identifié et analysé par l'historien du cinéma John Aberth, *A Knight at the Movies: Medieval History on Film*, New York/London 2003.

où il peut être observé une certaine cohérence dans les formes du combat.³ Il faut finalement préciser, avant tout développement, qu'il est hors de propos ici de présenter une étude complète de l'art de la guerre des unités à pied des XI^e–XIII^e siècles, mais qu'il s'agit de faire un point de méthode en nous appuyant sur un exemple précis, en l'occurrence un geste du lancier de première ligne: celui qu'il peut réaliser en rangs compacts, la lance couchée sous l'aisselle.⁴

L'analyse historique

Les unités d'infanterie du Moyen Âge central n'ont fait l'objet jusqu'à présent que d'un nombre restreint de travaux dans la littérature scientifique francophone.⁵ Ceux-ci sont moins importants encore si on les considère du point de vue de l'histoire du geste. Le caractère récent de la discipline ou encore les difficultés liées à l'expérimentation du combat de groupe⁶ n'expliquent pas tout. Le domaine semblait «réservé» jusqu'à présent au monde de l'histoire vivante: avec plus ou moins d'adaptation aux armes et usages de l'époque – et donc d'intérêt scientifique –, des reconstituteurs contemporains tentent d'appliquer des cadres, des ordres ou des formations... Les contributions de cette sorte – faut-il le préciser? – sont d'une qualité très variable, parfois intéressantes, mais toujours trop peu diffusées.⁷

Pourtant, les recherches – à caractère scientifique – sur le geste sont susceptibles d'amener de vrais éclaircissements pour la connaissance historique, et ce à différents niveaux. Outre les apports directs à la discipline, qui seraient en eux-

3 Cette question est traitée – entre autres choses, mais de manière restreinte à l'exemple de la France méridionale – dans notre thèse de doctorat: *La res militaria* dans l'espace toulousain du XI^e au XIII^e siècle, Université Paul Valéry-Montpellier III.

4 Pour le lecteur désireux d'avoir plus d'informations, notamment sur l'art du combat des XI^e–XIII^e siècles ou encore l'apport des sources de cette période pour l'histoire du geste (*infra*), nous renvoyons à notre thèse de doctorat, citée dans la note précédente.

5 Parmi ceux-ci, se trouve notamment l'ouvrage pionnier, mais trop méconnu, de Henri Delpech: *La tactique au XIII^e siècle*, 2 t., Paris 1886. Il faut par ailleurs préciser deux points sur cette pauvreté de la littérature scientifique française. D'une part, celle-ci détonne comparativement au nombre élevé d'études sur la chevalerie. D'autre part, elle n'est pas représentative de l'ensemble des recherches internationales, notamment anglophones, lesquelles se penchent plus fréquemment sur les questions liées à l'infanterie: par exemple, David Nicolle (*Arms and Armour of the Crusading Era, 1050–1350*, 2 t., Londres 1988; *French Medieval Armies 1000–1300*, Londres 1991), Maurice H. Keen (*Nobles, Knights and Men-at-arms in the Middle Ages*, Londres 1996; *Medieval Warfare: A History*, Oxford 1999) ou encore John Keegan, pour son regard sur le simple soldat que nous souhaitons avoir, même si ses travaux ne concernent pas uniquement l'époque féodale (*The Face of Battle: A Study of Agincourt, Waterloo, and the Somme*, London 1976; *A History of Warfare*, London 1993). Il en va de même, en Allemagne, pour les recherches de Hans-Henning Kortüm (*Krieg im Mittelalter*, Berlin 2001; *Kriege und Krieger 500–1500*, Stuttgart 2010).

6 *Infra*.

7 Par exemple, en France, parmi les quantités d'exercices effectués à l'occasion de manifestations historiques, seul Chris Mézier, à notre connaissance, a proposé une petite synthèse de ses expériences – très discutable, mais qui a le mérite d'exister: <http://www.petit-fichier.fr/2012/05/05cadreordrechris13> (consulté le 12.01.2015).

mêmes suffisants, elles renseignent aussi sur les hommes de cette époque. Ainsi, voit-on apparaître chez ces combattants d'infanterie – délaissés au profit des chevaliers, mais qui étaient pourtant plus nombreux⁸ –, de nouveaux éléments définissant leurs fonctions et leurs rôles au sein des armées médiévales. Enfin, avec l'histoire du geste et des techniques, c'est un pan même des sciences historiques qu'il faut redéfinir. Pour notre sujet, par exemple, la question de la faisabilité et de l'intérêt de la lance couchée sous l'aisselle pour un soldat à pied induit la problématique d'une éventuelle reproduction du modèle chevaleresque par les artistes du temps. L'expérimentation peut permettre ici, non pas de trancher de manière définitive, mais *a minima* d'incliner vers une hypothèse ou une autre. En retour, les domaines artistiques (histoire de l'art, de la littérature, etc.) se retrouvent donc concernés par nos problématiques expérimentales.

Volontairement, donc, le parti pris a été de mener nos tests à contre-courant de ce qui pouvait être fait jusqu'alors: d'une part, d'agir en dehors du cadre de la reconstitution, avec un protocole scientifique permettant la critique des données⁹; d'autre part, en partant moins de la formation globale où l'individu disparaît au profit du collectif, que de l'individu et de sa place dans la formation.¹⁰ Ce double renversement des perspectives permet un travail moins limité, et en un sens moins biaisé. En effet, par ce procédé, l'armement devient une donnée centrale – la principale, même. Or, celui-ci se trouve être le seul type de sources directes à notre disposition pour les XI^e–XIII^e siècles.¹¹ Comme l'équipement de cette époque ne variait pas, ou très peu, entre un combat singulier et un combat collectif, et comme la question de son port, de son rôle et de son usage peut être aussi analysée dans le premier contexte, il est alors possible de se servir en partie des informations recueillies lors d'expérimentations sur le duel – lesquelles permettent de disposer de données plus fiables¹² – pour celles menées sur le champ de bataille.

Il convient donc, en amont de la phase expérimentale, d'envisager le matériel en usage par l'infanterie des XI^e–XIII^e siècles. Naturellement, il ne s'agit pas ici de dresser une liste exhaustive de l'armement de cette période. Un corpus réduit de

8 Voir notamment Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Age*, Paris 2008, pp. 114–119; et Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Age*, Paris 1980, pp. 159–169.

9 *Infra*, partie 2 et 3.

10 Il faut préciser que cette question concerne sans doute plus le chercheur contemporain que l'homme médiéval, du moins d'après ce que laisse en voir les sources. Toutefois, il ne faudrait pas non plus trop grossir le trait et oublier que la formation individuelle fait partie des préceptes généraux de la tactique. Certains indices, qu'il faudrait analyser plus en détail, laissent même entrevoir une préoccupation médiévale vers un aguerissement des combattants non-chevaliers.

11 Par distinction avec les époques postérieures, où nous possédons des livres de combat (dès le début du XIV^e siècle, principalement aux XV^e et XVI^e siècles, voir Sergio Boffa, *Les manuels de combat*, Turnhout 2014), renseignant tant sur la mécanique humaine que sur celle de l'objet.

12 *Infra*, en particulier la note 30.



Figure 1: Sergent à pied. Chapiteau du cloître de l'abbatiale Sainte-Foy de Conques, début du XII^e siècle. Cliché de l'auteur.

sources iconographiques suffit à rendre compte du manque d'homogénéité de l'équipement des troupes à pied. En outre, certaines imprécisions du champ lexical ajoutent des difficultés d'identification à l'ensemble. Sans doute ne faut-il donc

pas être trop strict dans la définition de l'équipement du sergent: l'hétérogénéité devait être la règle dans ces armées.¹³

Malgré tout, certaines caractéristiques générales se distinguent. Le trait le plus fréquent est le port quasi systématique du grand bouclier. Celui-ci peut être de différents types (écu normand ou aragonais, rond, etc.) et a tendance à se raccourcir sensiblement sur la période (il semble qu'il reste toutefois plus long que celui du cavalier). La tête est généralement protégée, au minimum par une cale rembourrée, plus souvent par une coiffe de mailles ou un casque (là encore, de formes variées), parfois par l'association de ces éléments. Le visage en revanche est systématiquement découvert. Enfin, si la lance apparaît comme l'arme majoritaire, il faut noter aussi l'usage non négligeable d'autres armes d'hast ou de poing. De l'ensemble de ces éléments se dégage l'impression d'une certaine complémentarité de l'équipement¹⁴, laquelle pourrait être associée à des usages spécifiques des troupes à pied.

Suite au premier travail sur l'armement – et, par extension, sur le combat singulier –, il devient dès lors possible d'aborder des sources plus spécifiques aux formations militaires. Quelles données historiques permettent de renseigner sur la nature des formations de ces combattants à pied, apparaissant imprécisément dans de nombreux témoignages? Le chercheur se heurte en fait aux difficultés d'un corpus disparate¹⁵...

Quelques éléments de réponse peuvent être apportés par les chansons de geste. Les mentions sont sibyllines – il faut l'avouer –, mais un examen attentif laisse voir des indices sur l'attroupement, l'ordre et les espacements dans les rangs. Ainsi, par exemple, dans la *Chanson d'Antioche*¹⁶, chanson de geste en ancien français du début du XII^e siècle, relatant la prise d'Antioche par les Croisés lors de la première croisade (1098):

[Les Français] sortirent de la ville en bon ordre et en rangs serrés.¹⁷

Le lendemain matin, quand l'aube se mit à poindre, hommes de troupe et chevaliers s'équipèrent et se munirent de maillets de fer et de pics d'acier aiguisé. Sortant des tentes en rangs serrés, ils se placèrent en bon ordre et plus de quatre cents trompettes lancèrent leurs sons éclatants.¹⁸

13 Sur l'armement, voir notamment Claude Gaier, *Les armes*, Turnhout 1979.

14 Cette complémentarité doit être envisagée de manière large, en associant notamment les armes et les usages de la cavalerie. Il est donc hors de propos de le faire ici: nous renvoyons le lecteur une nouvelle fois à notre thèse de doctorat (citée en note 3).

15 Précisons à nouveau ici qu'il ne s'agit pas de faire une analyse complète des sources, mais bien d'illustrer par quelques exemples de différents types la démarche analytique précédant les démarches expérimentales.

16 Anonyme, *La Chanson d'Antioche*, éd. Bernard Guidot, Paris 2011.

17 Vers 2554: Et issent de la vile et rengiés et serrés. (*Ibid.*, pp. 392–393.)

18 Vers 3200–3204: El demain, quant li aube se prist a esclairier, / S'adouberent par l'ost serjant et chevalier Et portent mals de fer et pis turcois d'acier. / Des herberges s'en issent serré et font rengier, / Plus de .IIII.C. cors i fissent grailloier. (*Ibid.*, pp. 442–443.)

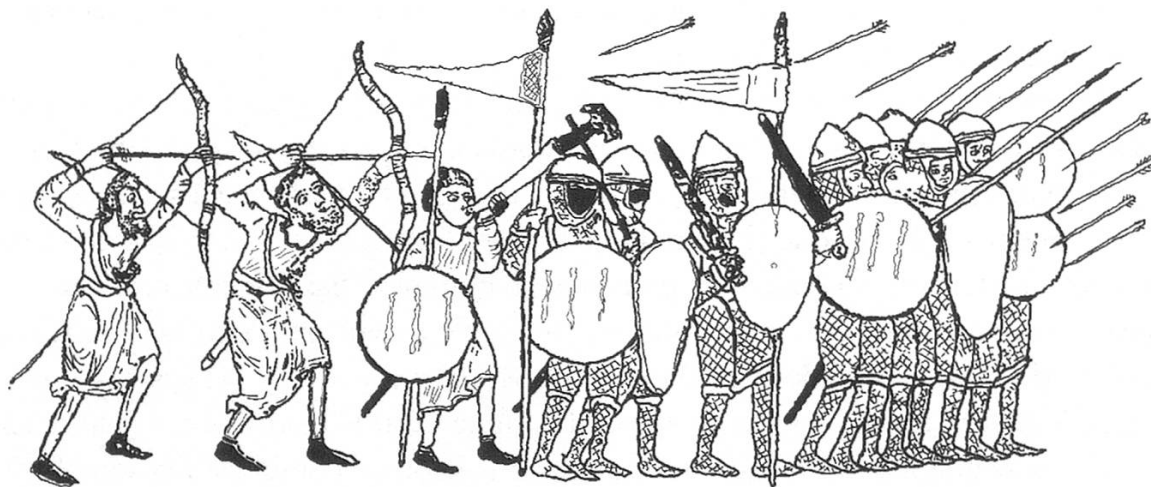


Figure 2: Formation d'infanterie. D'après le *Commentaire sur l'Apocalypse et le Livre de Daniel*, Espagne (Tolède?), v. 1220 – New York, Morgan Library, ms. M 429, fol. 149 v. Dessin: Sylvain Masson.¹⁹

Si les chansons de geste sont souvent assez peu précises sur les détails guerriers de l'infanterie, on pourrait s'attendre à ce que les histoires ou les chroniques le soient d'avantage. Or généralement, il n'en est rien. Traditionnellement rédigées de la main d'un clerc, ces sources ne s'avèrent pas très éloquentes ou fiables en matière d'art militaire. Toutefois, avec la diffusion de l'écrit au cours du ^{xiii}^e siècle, certaines trouvent leur origine au sein du monde laïc. C'est le cas de la *Vie de Saint Louis*, écrite par Jean de Joinville.²⁰ Son témoignage est d'autant plus précieux que – fait rare – l'auteur a réellement combattu au cours des événements qu'il relate. Le sénéchal de Champagne, proche compagnon du roi, rapporte ainsi le débarquement des Croisés sur la plage de Damiette, lors de la septième croisade, en 1249:

Aussitôt qu'ils [les cavaliers légers égyptiens] nous virent à terre, ils vinrent vers nous en piquant des éperons. Quand nous les vîmes venir, nous fichâmes les pointes de nos écus dans le sable et aussi les fûts de nos lances dans le sable, les pointes vers eux. Aussitôt qu'ils les virent disposées comme pour les atteindre au ventre, ils tournèrent devant derrière et s'enfuirent.²¹

19 La version originale de cette enluminure est consultable en ligne: <http://www.themorgan.org/collections/swf/pageEnlarge.asp?id=540> (08.08.2014).

20 Jean de Joinville, *Vie de Saint Louis*, éd. Jacques Monfrin, Paris 1995.

21 § 156: Si tost comme il nous virent a terre, il vindrent ferant des esperons vers nous. Quant nous les veismes venir, nous fichames les pointes de nos escus ou sablon et le fust de nos lances ou sablon et les pointes vers eulz. Maintenant que il virent ainsi comme pour aller parmi les ventres, il tournerent ce devant darieres et s'en fouierent. (*Ibid.*, pp. 238–239.)

A l'instar de certaines sources écrites, la nature généralement artistique de l'iconographie rend son interprétation délicate. L'expérimentateur ne serait-il pas tenté d'y voir une réalité historique, là où il n'y a qu'une recherche stylistique? La plus grande prudence est donc nécessaire dans l'abord de l'image, afin de ne pas être orienté sur des pistes faussées par les stéréotypes, les modèles, ou encore les aspects symboliques ou allégoriques d'une œuvre.²² Toutefois, il faut aussi reconnaître que certaines de ces images semblent refléter une vision réaliste du combat.

La Figure 2 illustre une formation d'infanterie. Face à un ennemi (non visible ici), un groupe compact de lanciers en équipement lourd (casques, hauberts de mailles...) se protège, boucliers imbriqués, de tirs de flèches. D'autres guerriers, plus espacés et équipés d'armes de poing (épées et hache), auxquels se sont joints les porteurs de bannières, sont figurés au deuxième rang.²³ Enfin, à l'arrière se trouvent les unités les moins protégées: des archers, tirant par-dessus leurs propres troupes, ainsi qu'un musicien (sonneur de cor), tous probablement en vêtements civils. L'ensemble de ces éléments s'éloigne de l'iconographie biblique plus traditionnelle et laisse entrevoir un caractère organisé, qui semble une possible représentation de la réalité du champ de bataille.²⁴

D'une manière un peu surprenante, le témoignage sur le combat de groupe le plus précis à ce jour est contenu dans un recueil de textes législatifs. Les *Siete partidas*²⁵ furent élaborées sous le règne d'Alphonse X le Sage, entre 1256 et 1265, par un groupe de juristes castillans dirigés par le roi en personne, dans le but d'uniformiser la législation du royaume de Castille. À la *Secunda partida*, la loi XVI du titre XXIII entend dire «combien il y a de types de divisions militaires, et comment elles peuvent être distinguées». Elle décrit de manière assez détaillée sept formations: la haie, la meule, le coin, le mur, l'enceinte (ou cour), les ailes et l'attroupe-ment. S'il n'est pas certain qu'elles soient toutes destinées à l'usage de l'infanterie, une au moins – l'enceinte – lui est spécifique.

Les données sur l'affrontement collectif au Moyen Age central sont donc pour le moins éparpillées et souvent le chercheur parcourt des œuvres complètes pour n'y trouver finalement qu'une courte mention à une quelconque organisation. Cependant, cette même pluralité des sources assure par recoupement une certaine fiabilité de l'information, puisque différents documents, de type et d'origine variés, assurent parfois d'une même réalité du combat. Ainsi, comme il apparaît assez

22 Jérôme Baschet, *L'iconographie médiévale*, Paris 2008; Olivier Boulnois, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Age (V^e–XVI^e siècle)*, Paris 2008.

23 C'est du moins l'hypothèse la plus probable, mais il pourrait s'agir aussi de la représentation des ailes.

24 Voir également David Nicolle, *European Medieval Tactics*, t. 1 (*The Fall and Rise of Cavalry 450–1260*), Oxford 2011, p. 56.

25 Samuel Parsons Scott (trad.) et Robert I. Burns (éd.), *Las Siete Partidas*, 5 vol., Philadelphie 2001.

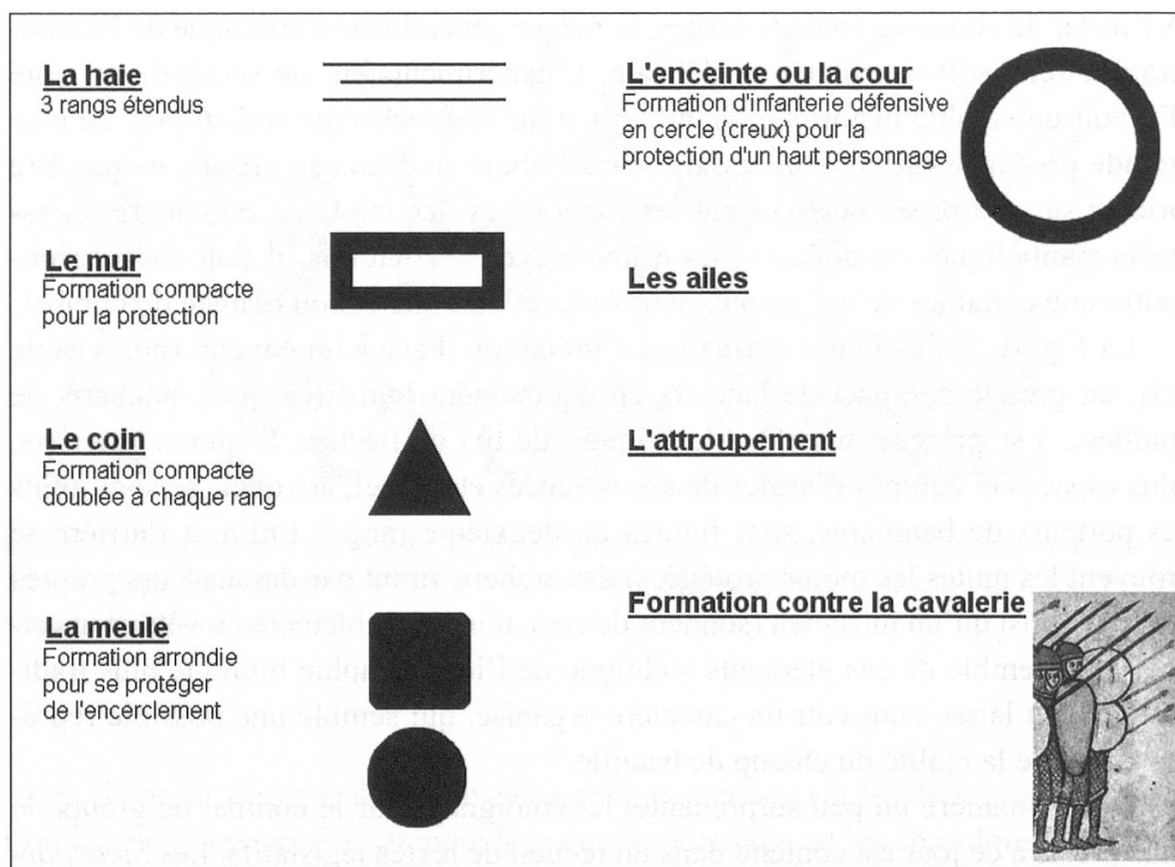


Figure 3: Hypothèse de formations d'infanterie, d'après les sources des XI^e–XIII^e siècles. Schéma de l'auteur.

régulièrement des traces d'ordre au sein des rangs ou certains traits généraux en matière d'armement, il ne faut guère s'étonner au final de trouver – très ponctuellement – des détails plus précis sur l'organisation et les fonctions de ces formations.²⁶ Formations à soumettre à présent aux règles et usages de la méthode expérimentale.

Le cycle pré-expérimental

Après le travail d'historien *stricto sensu* intervient ce que nous nommons le «cycle pré-expérimental». Celui-ci se définit comme une phase transitoire permettant d'amener un premier ressenti sur le champ étudié. S'il n'exclut pas l'usage traditionnel de la méthode DiPHTeRIC (Données initiales, Problème, Hypothèse(s), Test, Résultats, Interprétation, Conclusion)²⁷, il semble préférable de le distinguer

26 Delpech, *op. cit.*, pp. 267–393; Nicolle, *op. cit.*, t. 1, pp. 42–57.

27 Jean-Yves Cariou, La formation de l'esprit scientifique – trois axes théoriques, un outil pratique: DiPHTeRIC, in: Bulletin de l'Association des Professeurs de Biologie et Géologie 2 (2002), pp. 279–320.

d'un cycle expérimental «classique», car il ne peut être aussi cadré, du fait de la nécessité de prise de sensation – on pourrait dire de prise d'expérience – avec les principales données issues des sources (pièces archéologiques, postures récurrentes dans l'iconographie, etc.).²⁸

Outre cet apport kinesthésique (mais fortement en lien avec lui, car issu de lui), le cycle pré-expérimental en permet d'autres, qu'il est possible de regrouper en deux catégories. Il vient tout d'abord à l'esprit les éléments historiques, puisqu'en donnant les bases nécessaires, ces premiers tests amènent les premières réponses, mais aussi de nouvelles questions. C'est ainsi que se dessine, assez naturellement, une hiérarchie du travail à effectuer. De là résulte un deuxième type d'apports que sont les éléments méthodologiques. Cette pratique initiale de l'expérimentateur le confronte aux difficultés particulières du domaine étudié. En cernant ces difficultés, il peut ainsi affiner la méthodologie qu'il doit poursuivre.

Le cycle pré-expérimental doit donc conduire à une appréhension globale du sujet analysé, sans perdre de vue les sources. C'est pourquoi nos tests ont débuté avec les informations récurrentes sur le combat de groupe : les formations attestées, et notamment les variations de densité des rangs (serrés ou espacés); la présence de plusieurs lignes, lesquelles peuvent se soutenir ou se relayer; l'utilisation de différentes armes.²⁹ Toutefois, afin de ne pas déboucher sur une vision trop restreinte – et restrictive pour la suite –, ces différentes données ont été conjuguées de façon assez libre, sans trop de cadres ou de limites.

Ce premier temps du travail expérimental a permis globalement d'accréditer les sources qui semblaient plus précises sur le combat de l'infanterie. Ainsi, les changements d'écart entre les hommes apparaissent tout à fait réalisables à l'échelle de petites unités (pour la dizaine, par exemple). Pour des groupes plus conséquents, il se peut qu'il y ait une complémentarité avec les lignes arrière. Si l'incorporation de celles-ci n'est pas évidente, elle peut effectivement s'envisager de manière ponctuelle pour apporter une aide aux troupes engagées. Il est enfin apparu que les armes d'hasts – la lance notamment – s'adaptent plus facilement aux différences d'espacement que les armes de poing, lesquelles nécessitaient obligatoirement une certaine distance pour être manipulées.

Au regard du cycle pré-expérimental, les données principales, isolées depuis les sources, interagissent *de facto*. Il faut préciser immédiatement que ce n'est pas parce qu'elles ont été analysées ensemble que ce point s'est dégagé: les tests auraient pu être non concluants, comme ils l'ont été pour le geste des épéistes ou

28 Brice Lopez, Les jeux olympiques antiques. Pugilat, orthopale, pancrace, Noisy-sur-école 2010, pp. 42-44.

29 Ces éléments ont été définis suite au travail préalable d'analyse historique.

des massiers en rangs serrés. Cette complémentarité des armes et des types de combattants dans les formations d'infanterie est un fait classique au cours de l'histoire.³⁰ Pour l'époque médiévale, cela pouvait sembler différent, car le piéton est souvent considéré uniquement comme un soutien du cavalier, voire comme un auxiliaire à la bataille. La réalité apparaît plus complexe: une certaine solidarité devait exister chez les sergents à pied du Moyen Âge central. Ce point amène par ailleurs beaucoup d'autres questions, non seulement sur les cadres d'ordre et de commandement, mais aussi sur l'entraînement et l'expérience des troupes.

Le cycle pré-expérimental permet aussi de toucher plus concrètement aux facteurs de difficultés, voire d'impossibilités, du sujet étudié. Pour le cas du combat de groupe, ils sont de trois sortes. Il y a tout d'abord la part pragmatique des moyens matériels: la quantité d'hommes présents sur un champ de bataille nécessite, pour la crédibilité des tests, des partenaires, adversaires et équipements nombreux et variés. Les composantes humaines – entraînement, état de forme, psychologie, moral – jouent également un rôle, mais se révèlent compliquées à appréhender, à isoler. Enfin, il faut observer la différence existant entre le geste historique, dont la finalité est la blessure ou la mort, et sa recreation contemporaine. La dangerosité du premier empêche (heureusement) toute répliquabilité immédiate lors de tests par la seconde.³¹

Naturellement, outre leur étendue, ces données ne sont pas isolées les unes des autres. Ainsi, pour un seul geste, il faut étudier son exécution par plusieurs combattants, avec un équipement, une expérience et un entraînement variés, cela face à des adversaires qui ont des équipements, expériences et entraînements tout aussi divers, le tout dans différentes situations. On comprend aisément que cette multiplication exponentielle des possibilités, comme des facteurs d'incertitude, rend l'expérimentation du combat de groupe particulièrement longue et ardue. L'idée consistant, à l'instar du combat singulier, à expérimenter ensemble le maximum, voire l'intégralité, des données est donc impossible à réaliser.

Cette impossibilité, mais aussi les premières réponses apportées et les nouvelles questions soulevées par ce cycle pré-expérimental, obligent le chercheur à s'adapter et à établir clairement une méthodologie à suivre lors des cycles expérimentaux ultérieurs. Comme il est impossible de recréer ne serait-ce qu'une situation complète d'un affrontement de groupe, il lui faut analyser par «isolat», c'est-

30 C'est le cas notamment dans la phalange grecque ou macédonienne, dans la légion romaine, dans les *tercios* espagnols de l'époque moderne, etc.

31 Il faut préciser que cet élément est spécifique à l'expérimentation du combat de groupe. En effet, pour l'expérimentation du duel, il est possible de travailler directement certaines finalités d'incapacité ou d'immobilisation de l'adversaire. La réalité du champ de bataille est, elle, plus meurtrière, et même s'il y a parfois la pratique de capture et de rançon, celle-ci s'adresse surtout aux chevaliers et non aux sergents d'infanterie.

à-dire en se concentrant sur un seul aspect du combat. Celui-ci doit être choisi initialement parmi les points les moins obscurs des sources. Enfin, de la même manière que l'historien a à cœur de définir précisément le contexte, l'expérimentateur doit poser un cadre strict à ses tests.

Le cycle expérimental

Les unités compactes de lanciers sont une donnée qui apparaît assez fréquemment dans les sources. De plus, la phase pré-expérimentale a permis d'en entrevoir l'importance. Aussi, notre premier cycle expérimental s'est-il naturellement porté sur cet aspect. Il y a été associé le geste de poussée à la lance, dont une relation s'était elle aussi dessinée au préalable. La méthode définie ci-dessus a donc été appliquée au cas étudié. Elle peut se résumer clairement dans le tableau suivant (Fig. 4).

Les résultats obtenus au cours de ce cycle expérimental ont été riches. Lors de leur interprétation, il s'est dégagé à la fois une concordance et une cohérence des données, malgré la précaution prise au départ d'employer divers procédés afin de ne pas orienter les réponses. Certains traits généraux sur le geste du lancier en formation resserrée se sont dessinés.

Les appuis et le corps se sont assez naturellement profilés et inclinés sensiblement vers l'avant, afin de pousser plus efficacement, mais aussi de faire face au mieux à la pression adverse. Le bouclier, porté sur le côté gauche, s'est placé quasi perpendiculairement à la ligne scapulaire, de sorte qu'il agissait comme une barrière entre les adversaires les protégeant au mieux de l'estoc des armes. A l'imitation du geste du chevalier, la lance, tenue à une main, s'est retrouvée plaquée sous l'aisselle, dans le but d'en assurer une meilleure prise. Enfin, la tête s'inclinait instinctivement vers l'avant lors de l'impact pour protéger le visage sans découvrir le reste du corps, ce qui avait pour conséquence de présenter à la lance adverse la partie sommitale du casque, généralement pointue, et donc sans point d'accroche.

Au niveau d'un groupe, les écus se sont imbriqués vers la droite, en se posant partiellement au-dessus de celui du partenaire immédiat. Rapidement, il est apparu que pour maintenir cette cohésion des rangs lors des déplacements, il était nécessaire d'avoir une certaine cadence. Celle-ci est rendue possible, assez facilement, par le contact entre les combattants, mais aussi par la vue. En effet, dans la position décrite ci-dessus, le regard est sensiblement de côté, ce qui permet de voir à la fois son adversaire et son équipier de droite. L'intérêt principal d'avoir un groupe compact semble résider dans la force qui se dégage de la pression collective et donne le sentiment de se transmettre à l'individu.

Face à la lance, cette position du mur est intéressante, car elle permet d'éviter des brèches où l'arme peut pénétrer. Réciproquement, cette formation explique (en


CYCLE EXPÉRIMENTAL : LA POUSSÉE À LA LANCE EN RANGS SERRÉS	
Observation du corpus de sources (partiel)	
<p>[...] Quand son chevalier vit cela, il abandonna son maître et le cheval, et, au passage que je fis, pesa sur moi de sa lance entre mes deux épaules, et me coucha sur le cou de mon cheval, et me tint si pressé que je ne pouvais pas tirer l'épée que j'avais à la ceinture. Je fus obligé de tirer l'épée qui était ma selle ; et quand il vit que j'avais tiré l'épée, il ramena sa lance à lui et me laissa.¹</p>	 <p>Guerriers combattants. Décret de Gratien, Bologne, v. 1170-1190 – Chambéry, BM, ms. 13, fo 105 (photo : IRHT-CNRS).</p>
<p><u>Problème</u></p> <p>– Y a-t-il une relation possible entre les formations d'infanterie en rangs serrés et les techniques de pression à la lance ?</p>	
<p><u>Hypothèses contextuelles</u></p> <ul style="list-style-type: none"> – Dans le cadre d'un affrontement sur le champ de bataille. – Infanterie contre infanterie. – Geste exécuté à la lance associée au bouclier. 	
<p>¹ § 221 : [...] <i>Et quant son chevalier vit ce, il lessa son seigneur et son cheval, et m'apoia, au passer que je fis, de son glaive entre les II espaulles et me coucha sur le col de mon cheval et me tint si pressé que je pavoie traire m'espee que j'avoie ceinte. Si me couvint triare l'espee qui estoit a mon cheval ; et quant il vit que j'oz m'espee traite, si tira son glaive a li et me lessa.</i> (Jean de Joinville, <i>id.</i>, p. 276-279).</p>	

Figure 4: Le cycle expérimental: l'exemple de la poussée à la lance en rangs serrés.

partie au moins) la nécessité d'appuyer et de presser la lance sur les boucliers ennemis. Ainsi, au lieu du coup direct, lequel est difficile à porter même sur les zones peu protégées et expose à la venue au corps à corps sans usage possible de l'arme, il semble préférable d'amener ou de préparer la formation adverse à se rompre, afin de la vaincre ensuite plus facilement.

Cadres expérimentaux des tests

Critères d'évaluation :

- Estimation de la faisabilité et du processus.
- Contextualisation de l'efficacité et des limites.

(N. B. : un critère objectif est l'observation de la capacité à maintenir la cohésion du groupe.)

Limitations :

- Emploi d'armes sécurisées (tests en groupe).
- Concentration sur l'opposition lancier-lancier (faciliter l'émergence du geste du lancier).
- Interdiction des manœuvres de contournement (absence d'ailes).

Elargissements possibles :

- Inclusion d'une deuxième ligne travaillant à l'identique.
- Variation des dispositifs.
- Opposition à différents adversaires.

Condition de réalisation (synthèse) :

- Conduite des tests à une vingtaine de reprises, avec des dizaines de répétitions des mouvements lors de chaque série.
- Variation des procédés (groupes allant de dix à trente pratiquants, avec différents niveaux, orientés par des consignes dissemblables, etc.).

Résultats (synthèse)

- Formation en rangs serrés avec la lance plaquée sous l'aisselle parfaitement réalisable (voir la description dans la partie « Interprétation des résultats »).
- En position défensive (sans déplacement), l'unité est extrêmement solide et difficile à rompre.
- En position offensive, face à un adversaire en rangs espacés, l'unité est généralement plus puissante. Cependant, cette formation peut manquer de réactivité et présenter des faiblesses sur les ailes (nouveaux tests expérimentaux à mener).
- Face à un adversaire utilisant la même formation, l'avantage est souvent à celui qui maintient la plus grande cohésion de groupe. Il est toutefois fréquemment observé que la désolidarisation ne se produit qu'après une pression avec les boucliers, les lances n'ayant servi qu'à « préparer le terrain » (nouveaux tests expérimentaux à mener).

Il va sans dire que ces quelques éléments ne prétendent pas cerner entièrement la façon de combattre de l'infanterie du Moyen Age central. Ils tentent d'apporter des éclaircissements sur un aspect particulier de l'affrontement. Mais naturellement, des élargissements sont possibles. En fin de cycle, ils peuvent donner de nouvelles pistes et aussi permettre ultérieurement de relier les isolats entre eux.

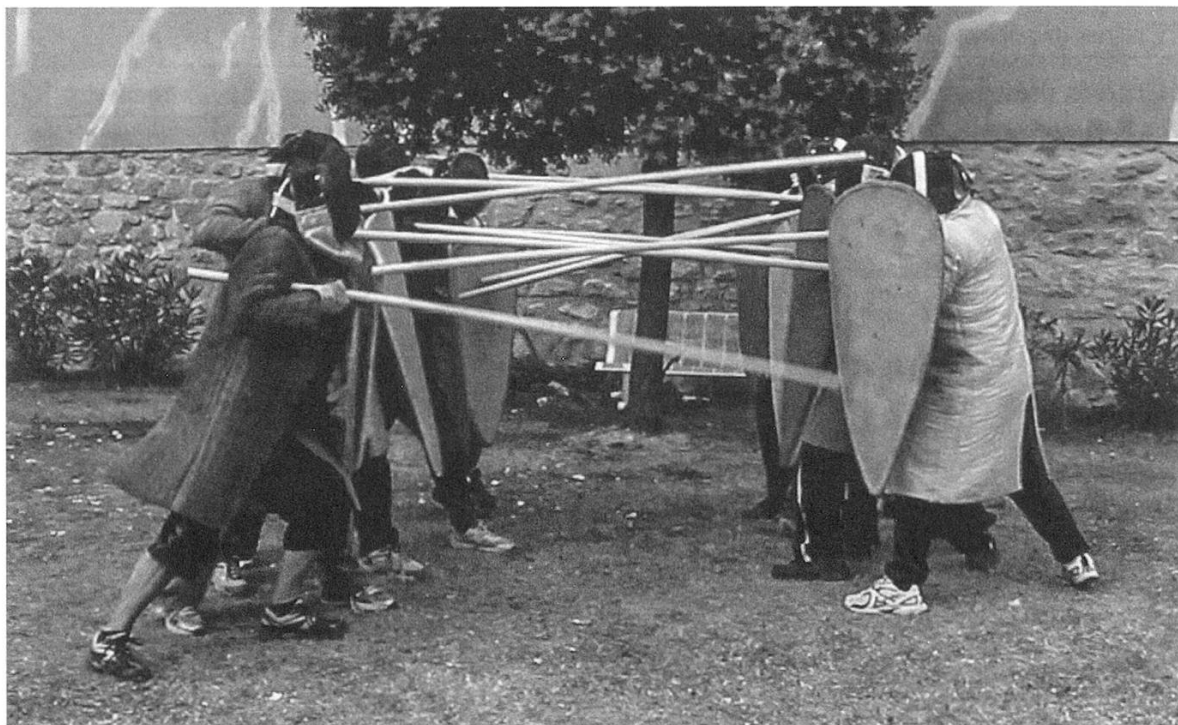


Figure 5: Expérimentation de la poussée à la lance en rangs serrés, menée avec l'association Les Milites de Dun, en octobre 2013. Cliché de l'auteur.

C'est ainsi que quelques variations des dispositifs ont été effectuées au cours de certains tests sur la poussée de lance. Il semble confirmé que ce geste est plus efficace en rangs serrés, car l'effet de pression est accentué par le groupe, et ce même si on profite des écarts pour avoir une deuxième ligne qui travaille à l'identique. En revanche, si le combattant du deuxième rang saisit sa lance en posture haute (prise inversée), il se crée une couverture sur les épaules de la première ligne, où une faiblesse avait été observée.

Toutefois, les éléments inconnus au sujet de la deuxième ligne semblent encore trop nombreux pour commencer l'expérimentation de sa relation avec la première. L'arme ou les armes utilisées, leur tenue, la gestion générale de ce rang, etc. sont autant d'éléments qu'il faut sans doute considérer prioritairement. A cela s'ajoute le fait que les caractéristiques de la première ligne, ou même des caractéristiques plus générales, sont encore bien peu définies. Citons de manière non exhaustive, le cadre d'ordre, la marche au pas, la capacité de perforation de la lance – laquelle n'est pas uniquement utilisée en poussée –, l'opposition à d'autres armes, entre différentes formations, autant d'éléments à envisager avant d'aborder plus en détail l'interaction entre les corps de troupes.

Pour le présent cycle, nous avons procédé à des tests lors d'une vingtaine de reprises (comprenant, à chaque fois, des dizaines de répétitions des mouvements), au sein de différents groupes, de différents niveaux, informés par différentes consignes. Cette méthode, qui demande un temps relativement conséquent pour arriver à cerner un seul geste, dans une seule situation, est néanmoins la seule permettant d'avoir des résultats fiables. C'est la raison pour laquelle il convient d'être prudent avant de faire des liens entre les différents isolats, voire d'envisager ceux-ci, car cela pourrait nuire à l'objectivité des tests ultérieurs. Il faut donc se montrer patient et admettre que cela prendra sans doute plusieurs années de recherche et d'expérimentation dans ce domaine avant de commencer à voir se dessiner des rapports.

Conclusion

S'il semble trop tôt et hors de propos ici d'essayer d'apporter des conclusions générales sur le combat de groupe du Moyen Age central, quelques nouvelles données commencent tout de même à apparaître.

Les premiers retours d'expérience portent naturellement sur le geste: gestes possibles ou impossibles à effectuer, gestes efficaces et économes, etc. Ainsi, la position de la lance couchée sous l'aisselle pour le combattant d'infanterie est non seulement possible à effectuer en rangs serrés, mais possède de surcroît une utilité manifeste, notamment lors de la venue à «la presse».

Associé à la complémentarité qui se dégage de l'équipement, l'usage des armes renseigne aussi sur ces hommes à pied, dont il a sans doute été trop dit qu'ils n'avaient qu'une piètre valeur militaire. Lors de nos tests, la prise et le maintien efficace des rangs serrés se sont révélés – à notre surprise – relativement facile à exécuter et à reproduire. Cela sous-entendrait que des rudiments martiaux pouvaient être enseignés relativement rapidement, sans nécessité de passer par un cadre militaire très strict ou dûment établi. En corrélation avec d'autres unités, les soldats d'infanterie seraient donc susceptibles d'avoir eu un rôle, si ce n'est déterminant, du moins plus important qu'il n'a été vu jusqu'alors. Naturellement, cela renvoie inévitablement aux questions plus vastes des formations et du commandement, mais avec de nouveaux apports et un regard neuf.

Au niveau des champs disciplinaires, l'exemple choisi tend à montrer qu'il ne faut pas catégoriser les modèles uniquement d'après des conventions littéraires ou iconographiques. Si, comme tendent à le prouver les tests, la tenue de la lance sous le bras n'est pas l'apanage des chevaliers, alors la reproduction de cette saisie par l'infanterie dans les œuvres artistiques n'est pas plus une copie du modèle équestre, mais bien le reflet d'une certaine réalité du champ de bataille. Ainsi, une meilleure

connaissance des pratiques permettrait de revoir le sens de certains gestes dans l'art et, par extension, le classement établi au sein des «catalogues gestuels».³²

Enfin, au terme de cette étude, il semble important d'insister sur la méthode qui se dessine pour l'expérimentation du combat de groupe. A partir de la mise en place d'un premier cadre général, certains aspects plus précis – récurrent dans les sources – peuvent être approfondis, puis coordonnés ultérieurement. Si ce procédé doit être comparé – lorsqu'il y aura des publications scientifiques de leurs travaux – avec celui des autres expérimentateurs de la militaria historique, et peut donc encore fluctuer, il faut néanmoins noter que les caractères généraux d'une méthodologie expérimentale au sens large commencent à émerger³³...

L'expérimentation a donc une place au rang des disciplines historiques. Il ressort des rencontres entre historiens du geste qu'elle est le procédé – l'outil – nécessaire à la redécouverte des techniques, au même titre que la numismatique est celui de l'histoire des monnaies ou la sigillographie celui de l'histoire des sceaux. Mais, de la même manière que le numismate ne peut étudier qu'à partir de l'invention de la monnaie, ou le sigillographe qu'à la création des sceaux, l'expérimentateur ne peut se substituer à l'apparition des sources sur le geste, qu'elles soient documentaires, iconographiques ou archéologiques. En aucun cas, il ne doit inventer pour satisfaire à un désir de pratique, ou encore pour coller à des réalités modernes, supposées ou fantasmées. Ce point peut sembler évident, mais il convient pourtant de le réaffirmer. Il fait ressortir un élément capital: l'expérimentation s'inscrit dans un processus large de compréhension du passé. Elle n'est ni une fin en soi, ni un prétexte. Elle est encadrée par les méthodes d'analyse historique, qui en sont le préalable et le but.

Au final, si nous sommes arrivés à montrer que l'expérimentation pouvait être rigoureuse, si nous avons apporté des preuves que l'expérimentation devait être considérée comme une science historique – certes, récente – au même titre que celles encore nommées parfois «disciplines auxiliaires à l'histoire», alors l'objectif de cet article aura été atteint.

32 François Garnier, *Le langage de l'image au Moyen Âge*, t. 1 (Signification et symbolique) et t. 2 (Grammaire des gestes), Paris 1982 et 1989.

33 Le lecteur peut s'en rendre compte à la lecture du présent ouvrage.

Restitution des gestes martiaux: évolutions et révolutions au milieu du XVI^e siècle

Pierre-Henry Bas

Au milieu du XVI^e siècle, à Augsbourg, le conseiller et trésorier de la ville Paul-Hector Mair¹ peut se réjouir de la concrétisation d'une commande exceptionnelle: la réalisation de plusieurs volumineux manuscrits traitant de l'art du combat: «*Opus Amplissimum de Arte Athletica*», l'œuvre la plus magnifique, la plus complète, sur l'art des athlètes. Ces ouvrages rédigés en haut-allemand précoce² et en latin³ représentent une somme de travail considérable. Chacun des six tomes comprend environ trois cents folios richement illustrés et aborde l'art du combat dans sa totalité, à savoir, la lutte, l'escrime, le combat en armure ou encore à cheval.⁴ Paul-Hector Mair est un homme du passé tourné vers l'avenir; son travail sert à préserver l'art ancien du combat, entre autres celui que nous pouvons attribuer au mythique maître d'armes du XIV^e siècle, Johannes Liechtenauer. Humaniste, il rappelle dans une chronique introductive l'habitude des anciens, qu'ils soient Grecs, Romains ou Germains, de pratiquer les armes pour le jeu, et cela en prévision de la guerre. Prenant ces ancêtres pour des modèles, il semble chercher à instruire la population «ignorante, impertinente et paresseuse» d'Augsbourg.⁵ Pour ce faire, il tire d'autres ouvrages d'escrime qu'il possède ou qu'il a pu consulter, la majeure partie des connaissances martiales qu'il adapte sous la forme d'une espèce d'encyclopédie présentant différents enchaînements techniques entre deux

- 1 La vie de cet individu n'est pas dénuée d'intérêt: en plus de son travail de chroniqueur et de compilateur, il est membre du conseil (*Ratsdiener*) de la ville d'Augsbourg en tant que secrétaire en 1537, puis trésorier de l'hôtel de ville en 1541. Accusé de malversations financières et de détournement de fonds publics, il est condamné puis pendu en décembre 1579. Voir à ce sujet Kazuhiko Kusudo, «P. H. Mair (1515–1579): A Sports Chronicler in Germany», in: John McClelland et Brian Merrilles (éds.), *Sport and Culture in Early Modern Europe - Le Sport dans la Civilisation de l'Europe Pré-Moderne*, Toronto 2002, pp. 339 à 355 et Benedikt Mauer, «Sammeln und Lesen – Drucken und Schreiben. Die vier Welten des Augsburger Ratsdieners Paul Hector Mair», in: Franz Mauelshagen und idem (Hg.), *Medien und Weltbilder im Wandel der Frühen Neuzeit*, Augsburg, 2000, pp. 107 à 131.
- 2 Le *Frühneuhochdeutsch* concerne la période allant environ de 1350 à 1650, tel que le définit Wilhelm Scherer, *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, Berlin 1868.
- 3 Un premier ensemble de deux tomes est rédigé uniquement en allemand: Dresden, Sachsische Landesbibliothek, Mscr. Dresd. C93 et C94. Un second est rédigé en latin où sont ajoutées quelques planches, München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod. icon. 393, t. I et II. Enfin un troisième combine les deux langues sur une même page, Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. Vind. 10825/26. Nous pouvons évaluer la date de création de ces manuscrits entre 1542 et 1552.
- 4 Concernant ces trois formes de combat du XIV^e au XVI^e siècle, nous renvoyons à la publication de Daniel Jaquet (éd.), *L'art chevaleresque du combat. Le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV^e–XVI^e siècles)*, Neuchâtel 2013.
- 5 Mscr. Dresd. C93, fol. 2r à 16r.

combattants. Chaque folio est composé d'un titre, d'une illustration où sont figurés deux combattants et d'un texte explicatif détaillant chaque mouvement successif des deux protagonistes. Certaines parties des manuscrits, comme celles traitant de l'épée à deux mains, de la dague, ou d'un type de combat plus spécifique, sont complétées par un texte recopié à partir de manuscrits antérieurs.⁶

A la même période en 1553, en Italie cette fois-ci, paraît un ouvrage d'escrime révolutionnaire: le *Trattato di Scientia d'Arme, con un Dialogo di Filosofia*.⁷ A nouveau, l'initiateur de ce projet n'est pas un maître d'armes, puisque son auteur Camillo Agrippa est un architecte et un ingénieur de Rome. Il met en avant une escrime rationnelle centrée sur l'étude de la rapière, une épée à une main qui privilégie l'estoc aux coups de taille. Il s'agit d'une véritable réduction en art,⁸ qui expose, à travers des principes et des techniques clairs, sa vérité à propos d'une escrime que nous pouvons qualifier de géométrique.

Ainsi, les ouvrages de Mair apparaissent comme une conclusion des arts martiaux allemands traditionnels, sous la forme classique d'un manuscrit. A l'opposé, celui d'Agrippa marque un nouveau tournant aussi bien sur le plan de la codification que de la didactique, en prenant cette fois-ci la forme d'un traité imprimé.

Ces ouvrages sont étudiés par certaines associations d'AMHE⁹, lesquelles cherchent à décortiquer les techniques et à en sublimer le contenu, en mêlant étude théorique et *expérimentation gestuelle*.¹⁰ Toutefois, le vœu d'exhaustivité de Mair, avec par exemple des centaines d'enchaînements à l'épée à deux mains, a pour conséquence un travail expérimental assez laborieux.¹¹ Au contraire, l'ouvrage

6 Nous pouvons notamment citer pour l'épée à deux mains une glose de l'escrime de Liechtenauer assez proche d'un manuscrit faussement attribué au seul Juden Lew, Augsbourg, Universitätsbibliothek, Cod. I.6.4°.3, 1450, ou encore un texte sur le combat au long couteau (le *messer*), lié en particulier à un manuscrit de Hans Lecküchner, Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Pal. Germ. 430, 1478.

7 Traité sur la science des armes avec un dialogue philosophique, Camillo Agrippa, *Trattato di Scientia d'Arme, con un Dialogo di Filosofia*, Rome, 1553. Édition: Ken Mondschein, *Fencing: A Renaissance Treatise by Camillo Agrippa*, New York 2009. Une seconde édition est publiée à Venise en 1568, intitulée *Trattato di scienza d'arme, e un dialogo in detta materia*.

8 «Du latin *ad artem redigere*: [consiste à] rassembler des savoirs épars, fragmentaires et souvent non-écrits, les mettre en ordre méthodique à l'aide des mathématiques, de la rhétorique, de la figuration. Contribuer ainsi au bien public.» Définition donnée en quatrième de couverture dans Pascal Dubourg-Glatigny et Hélène Vérin (éd.), *Réduire en art, la technologie de la Renaissance aux Lumières*, Paris 2008. Concernant Camillo Agrippa, voir l'article de Pascal Briost, *La réduction en art de l'escrime au XVI^e siècle*, in: *ibid.*, pp. 293–316.

9 Arts martiaux historiques européens. Paulus Hector Mair est plus particulièrement étudié par l'association REGHT (Recherche et Expérimentation du Geste Historique et Technique).

10 L'expérimentation gestuelle en arts martiaux est le fait de respecter une méthodologie au caractère scientifique intégrant la pratique physique. Son rôle est de réfuter ou de valider une hypothèse concernant les différents paramètres de réalisation d'une technique, d'étudier l'intégration de celle-ci dans un schéma tactique et son application à vitesse réelle.

11 Ce travail reste toutefois indispensable à l'accumulation d'expériences, c'est-à-dire aux savoir-faire empiriques fondés sur l'étude pratique des pièces. Sans toujours comprendre dans un premier temps

d'Agrippa paraît plus accessible grâce à son effort didactique. Nous avons donc voulu comparer ces deux œuvres que tout semble opposer, afin de comprendre ce qui est vraiment novateur dans l'escrime d'Agrippa, ou du moins dans sa manière de rationaliser l'escrime. L'objet de cet article est ainsi d'illustrer comment une comparaison textuelle doublée de l'expérimentation gestuelle permet de mieux étudier et de restituer les gestes martiaux des livres de combat du milieu du XVI^e siècle. Tout d'abord en posant la question de l'efficacité gestuelle, puis celle de la systématique, enfin celle de la transposition des codifications gestuelles. L'objectif est ainsi dans un premier temps de contextualiser la pratique des techniques exposées. Dans un second temps, de s'intéresser à la mise en système de ces techniques. Et pour finir, dans un troisième temps, de tenter de substituer un procédé de codification à un autre de manière à offrir de nouvelles clefs de lecture.

La notion d'efficacité

Mair est assez clair en ce qui concerne son projet auctorial: il explique dans son introduction qu'il souhaite à la fois conserver et transmettre l'art athlétique du combat et fait rentrer son étude dans un processus éducatif. A l'opposé, l'escrime d'Agrippa aurait pour objet le pragmatisme du duel improvisé ou celui organisé en champ clos, littéralement avec des barrières: *ne gli steccati*.¹² A première vue, l'objectif est donc forcément de tuer ou de blesser comme l'indique le texte, mais il est précisé également qu'il est possible de perdre le duel en touchant simplement les barrières délimitant le combat.¹³ De plus, le fait que la cible principale soit souvent la poitrine permet peut-être de pratiquer ce type d'escrime de manière plus sécurisée dans les salles d'armes en évitant de blesser le visage. Le même rapprochement peut être fait avec l'escrime de Mair qui concerne davantage le combat ludique et l'escrime d'école. C'est du moins ce que laisse à penser le type d'armes illustrées, des armes «neutralisées» qui tiennent davantage de l'instrument pour faire de l'escrime que de l'outil pour tuer.¹⁴ Il n'est donc pas possible de s'appuyer sur les ouvrages de Mair afin d'observer «l'efficacité réelle» d'une arme en faisant, par

tous les paramètres techniques et les conséquences exactes de ses gestes, le chercheur peut se créer petit à petit une «empathie» technique et tactique difficile à restituer par écrit. Ce qui lui permet par la suite d'avoir l'intuition nécessaire à la formulation de bonnes hypothèses de travail. Voir à ce sujet: Daniel Jaquet et Dora Kiss, L'expérimentation du geste martial et artistique: regards croisés, in: E-Phaïstos 3/2 (2015).

12 Agrippa, *Trattato di Scientia d'Arme...*, *op. cit.*, introduction.

13 *Ibid.*, lib. 2, cap. 7.

14 Les épées sont des *fechtschwerten*, des épées à lame souples non aiguisées et démunies de pointe. Certaines armes sont en bois ou en cuir comme les poignards et les sabres courbes: les *dussacken*. Le travail à la pique se fait avec de longs bâtons sans fer, les hallebardes possèdent souvent quant à elles des pointes sphériques émoussées.

exemple, des tests de coupe ou de perforation avec une arme tranchante et effilée. Seul peut être étudié la polyvalence, l'efficacité martiale et la maniabilité de l'arme. Nous noterons aussi que contrairement à aujourd'hui, l'absence apparente de port de protections de corps et de tête conduit certainement à un risque accru de blessures, aux doigts, aux coudes, ou au visage. C'est ce que montrent d'ailleurs certaines illustrations où du sang gicle parfois d'un crâne suite à un puissant coup.¹⁵

Ainsi le combat à pied, dans un contexte ludique ou proto-sportif, consiste au milieu du XVI^e siècle à vaincre son adversaire sur le plan technique et non sur le plan réel. C'est-à-dire à gagner l'affrontement en respectant les conventions et les règles d'une escrime comme finalité et non pas à mettre hors de combat un adversaire en utilisant l'escrime comme moyen.

A la question de savoir si l'étude des techniques permet de relever leur efficacité, la réponse dépendra toujours de l'objectif initial: s'agit-il de mettre hors de combat l'adversaire, de le tuer ou de le blesser? Ou encore seulement de le toucher ou de contrer ses attaques? Plus que l'analyse des livres de combat, l'étude du contexte permet de juger de la pertinence d'une technique. Car, comme l'explique Rainer Welle en s'appuyant sur l'exemple de la lutte, la distinction entre une technique ludique et une technique sérieuse se perçoit lors de sa résolution et non dans le temps de sa réalisation.¹⁶ Autrement dit, l'évaluation de l'efficacité d'une technique n'est pas forcément possible à travers l'analyse des paramètres moteurs. Par exemple à la lutte, les techniques qui visent à faire tomber l'adversaire ou à lui faire une clef de bras ne deviennent réellement dangereuses que dans le cas où elles sont réalisées entièrement avec un maximum de force contre un adversaire très peu coopératif. Cela dépend aussi en partie du profil et de la condition physique de ce dernier. Certains textes précisent tout de même qu'il est possible de briser le bras de l'adversaire, où illustrent certains coups «mortels» dans des contextes bien particuliers¹⁷, mais pour les autres situations il est assez difficile de s'assurer des conséquences immédiates d'un coup.¹⁸

15 Mscr. Dresd. C.93.: A l'épée à deux mains: fol. 32v, pl. 21; fol. 52v, pl. 62 et fol. 73r, pl. 111; au lourd bâton de paysans: fol. 225v à 226v, pl. 5-8; et dans l'affrontement entre des armes différentes: fol. 228rv, pl. 3 et 4 et fol. 232r, pl. 11. Le manuscrit latin montre un peu plus de blessures à l'épée à deux mains: Cod. icon. 393, fol. 48rv, pl. 61-62; fol. 54v, pl. 74 et fol. 73r, pl. 111.

16 Rainer Welle, «...und wisse das alle höbischeit kompt von deme ringen». Der Ringkampf als adelige Kunst im 15. und 16. Jahrhundert: Eine sozialhistorische und bewegungsbiographische Interpretation aufgrund der handschriftlichen und gedruckten Ringlehren des Spätmittelalters, Pfaffenweiler 1993, p. 2, cit. in Daniel Jaquet, Fighting in the Fighschools late XVth, early XVIth century, in: Acta Periodica Duellatorum 1 (2013), pp. 51-52.

17 Chez Mair, il s'agit des affrontements avec des armes différentes pour le self-défense cité à la note 14: nous y voyons des crânes ensanglantés, des corps et des gorges transpercés de part en part...

18 Il est possible d'étudier d'autres sources, comme les documents judiciaires et les lettres de rémission afin d'y analyser les blessures et les homicides. Voir Pierre-Henry Bas, Le combat à la fin du Moyen

Généralement en escrime et en lutte, une technique ou une pièce (*Stück*) est présentée, accompagnée d'une éventuelle technique de contre, qui sera éventuellement elle-même contrée. L'originalité de Mair est qu'en plus de proposer de manière analytique chaque pièce une à une, il propose des enchaînements où les deux adversaires interagissent, exécutant des actions simultanées inscrites de manière chronologique. Il est possible de se focaliser sur l'action finale de chacun de ces enchaînements – le «dénouement» – et de quantifier le nombre de coup d'estocs, de coups de taille, de renversements de l'adversaire ou de remises à distance afin de s'éloigner de celui-ci. Par exemple, les retraits sont bien plus nombreuses pour les armes d'hast. Cela peut témoigner de la nécessité de garder une certaine distance afin de pouvoir exécuter un autre enchaînement ou bien la volonté de ne pas terminer par un véritable coup mettant hors de combat l'adversaire. S'il s'agit d'une taille ou d'un estoc, celui-ci, donné de manière classique, pourra être contré par une autre technique du manuscrit, l'occasion d'exécuter un nouvel enchaînement.

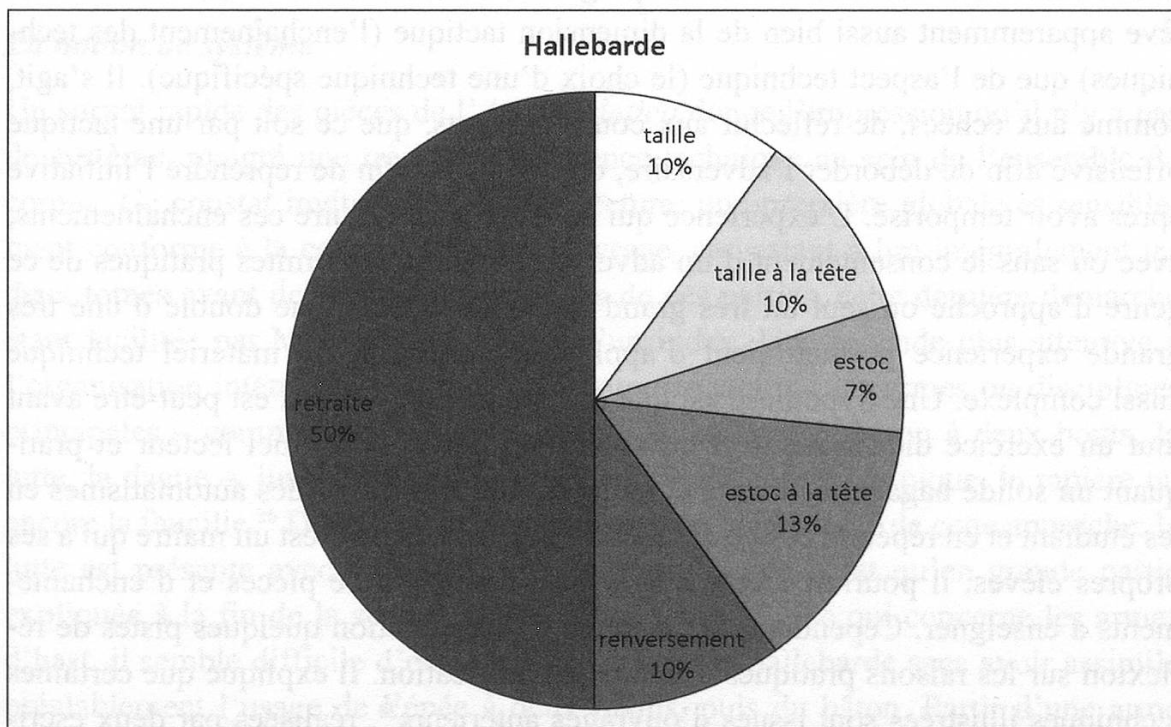


Figure 1: Finalité des enchaînements à la hallebarde de Mair à partir de 21 pièces¹⁹ et de 30 dénouements.²⁰

Age et durant la première modernité: théories et pratiques, thèse de doctorat dirigée par Bertrand Schnerb, Université Lille III, 2015, et *idem*, The true edge: a comparison between self-defense fighting from German «fight-books» (Fechtbücher) and the reality of judicial sources (1400–1550), in: Acta Periodica Duellatorum (1) 2013, pp. 179–195.

¹⁹ Mscr. Dresd.C.93, fol. 202r à 211v, pl. 1–21 et Cod. Vind. 10826, fol. 120r, pl. 21.

²⁰ Le dénouement est, comme nous l'avons vu, la dernière action d'un enchaînement. Par conséquent, ils sont plus nombreux car certains enchaînements offrent *in fine* plusieurs possibilités.

La moitié des pièces à la hallebarde de Mair se terminent par une retraite et à peine un quart des coups finaux sont délivrés en direction de la tête. La priorité est donc donnée à l'enchaînement et aux questions rythmiques et non à la conséquence finale.

Cela pose la question de l'efficacité et du pragmatisme en combat ludique. Est-ce que l'exécution de ces techniques a réellement pour but de toucher de la manière la plus simple ou la plus sûre l'adversaire sans être touché en retour?

A l'opposé d'Agrippa qui reste attaché à un strict pragmatisme pour le duel²¹, l'expérimentation gestuelle des pièces et le maniement des armes en général laissent à penser à deux rationalisations différentes de l'escrime. En effet, les situations martiales proposées par Mair sont parfois d'une telle richesse et d'une telle spécificité, que nous dépassons souvent le cadre d'un combat traditionnel de base entre deux individus pas ou peu versés dans l'art de l'escrime.²² A chaque problème posé, l'escrime germanique propose à travers l'œuvre de Mair diverses solutions additionnées de leur contre. Le pragmatisme est donc relatif, l'efficacité relève apparemment aussi bien de la dimension tactique (l'enchaînement des techniques) que de l'aspect technique (le choix d'une technique spécifique). Il s'agit, comme aux échecs, de réfléchir aux coups suivants, que ce soit par une tactique offensive afin de déborder l'adversaire, ou défensive afin de reprendre l'initiative après avoir temporisé. L'expérience qui consiste à reproduire ces enchaînements, avec ou sans le consentement d'un adversaire, montre les limites pratiques de ce genre d'approche où seul un très grand savoir-faire technique doublé d'une très grande expérience permettraient d'appliquer réellement un matériel technique aussi complexe. Une hypothèse est que ce type de codification est peut-être avant tout un exercice didactique. Cet ouvrage fournirait à l'éventuel lecteur et pratiquant un solide bagage technique et la possibilité d'acquérir des automatismes en les étudiant et en répétant ces gestes techniques. Si le lecteur est un maître qui a ses propres élèves, il pourrait même s'agir d'un répertoire de pièces et d'enchaînements à enseigner. Cependant, Mair donne en introduction quelques pistes de réflexion sur les raisons pratiques d'une telle codification. Il explique que certaines techniques illustrées sont issues d'ouvrages antérieurs²³, réalisées par deux escrimeurs compétents qui ont servi de modèles vivants.²⁴ La mise en pratique d'assauts

21 Par exemple, Agrippa a pour principe de toujours menacer son adversaire de la pointe de son arme, de faire les mouvements les plus courts et les plus rapides. Il remet souvent explicitement en cause les techniques des autres maîtres et les habitudes de son époque.

22 C'est ce que tend à démontrer l'étude des combats réels à partir de l'exposé des lettres de rémission. Voir Bas, «Le combat à la fin du Moyen Âge».

23 Par son autographe, nous connaissons d'ailleurs la liste des ouvrages en sa possession. De plus certaines similitudes iconographiques ou textuelles avec d'autres manuscrits sont assez évidentes.

24 Par. ex.Cod. 10825, fol. 13r. Cité dans Kusudo, P. H. Mair (1515–1579), *op. cit.*, p. 347.

du même type a permis également de souligner la pertinence technique de certains enchaînements et de révéler qu'à côté des techniques complexes se présentaient des situations courantes et de solides principes. De plus, à la différence des autres auteurs antérieurs de la tradition Liechtenauerienne, nous comprenons les possibilités ou parfois les nécessités de parer, de menacer, de ne pas toucher à chaque action, mais de s'y essayer. Ainsi, Mair expose à la fois des situations tactiques et techniques très complexes et les moyens de les neutraliser et de les utiliser, où interviennent finalement des techniques assez basiques et une logique d'enchaînement. En absence d'autres sources, nous pouvons difficilement nous demander à quel niveau ce type de codification reflète véritablement les pratiques ludiques des salles d'armes et autres lieux de rassemblements d'escrimeurs. Ce qui est certain, c'est qu'il devait y exister des contraintes techniques dues à l'absence de protections de corps, conduisant à des formes de conventions et à une certaine logique à suivre.²⁵

La notion de système

Un survol rapide des pièces de l'*Arte Athletica* donne l'impression qu'il n'y a pas de système, malgré une très forte cohérence technique au sein de l'ensemble du corpus. Ce constat invite à une double lecture: une première globale et sensiblement conforme à la construction de l'ouvrage, consistant à lire intégralement les deux tomes avant de revenir sur certaines de ces parties, cette dernière démarche étant facilitée par Mair grâce à l'ajout d'un index. Une seconde plus attentive à l'organisation interne du manuscrit, en commençant par les armes ou disciplines principales – comme l'épée à deux mains, le dussack, le bâton à deux bouts, la lutte, la dague –, jusqu'aux armes plus spécifiques comme la pique, la rapière ou encore la faucille.²⁶ Deux exemples illustrent bien la nécessité de cette approche: la lutte est présente avec toutes les armes, pourtant elle n'est qu'en grande partie expliquée à la fin de la section sur le *blossfechten*. En ce qui concerne les armes d'hast, il semble difficile d'étudier correctement la hallebarde sans avoir assimilé préalablement l'usage de l'épée à deux mains, puis du bâton. Partir d'une arme principale à la fonction propédeutique – c'est-à-dire dont l'enseignement initial

25 Voir Bas, «Le combat à la fin du Moyen Âge», *op. cit.*

26 Cela concerne avant tout le combat à pied sans armure, le combat nu ou *blossfechten*. Les armes principales sont celles que nous avons l'habitude de retrouver dans les autres manuscrits et les traités antérieurs (même si le dussack remplace ici le couteau à clou ou *messer*). Les armes plus spécifiques sont celles dont l'usage est original. Ces armes et leurs utilisations sont étudiées en détails dans Bas, «Le combat à la fin du Moyen Âge», *op. cit.*

sert aussi de base pour les autres armes²⁷ –, est ce que propose également Agrippa en consacrant la majorité de son ouvrage à la rapière.

La différence entre les deux œuvres vient surtout du fait que là où Agrippa raisonne davantage en termes de système, Mair préfère exposer et résoudre des problèmes afin sans doute, comme nous l'avons vu, de conserver une certaine richesse technique qui ne pourrait intégrer un système fermé. Néanmoins, Mair applique toujours les principes fondamentaux de l'école liechtenauerienne, lesquels reposent sur des notions de temps, de force et sur la faculté à juger dans quelle situation physique on se trouve.²⁸ Il développe même ce lien à la biomécanique en introduction²⁹ où il explique qu'il existe chez l'homme trois balances/équilibres ou *waagen*: la balance haute avec le corps tendu et les pieds joints, la médiane avec les jambes plus écartées, enfin la basse avec le corps solidement affaissé vers le bas. Il s'agit d'indications on ne peut plus précieuses, car la «balance» détermine à la fois l'équilibre et la stabilité du corps, mais aussi la portée de l'arme. C'est d'ailleurs par ce point qu'Agrippa commence lui aussi son œuvre en abordant cette question sous l'angle de la géométrie.³⁰ L'ensemble de ces notions et de ces principes sont vérifiables par la simple pratique physique, en étant debout et en se saisissant d'une épée.

Dans le même ordre d'idées, Mair précise aussi les points faibles du corps humain pour le corps à corps: le menton, la gorge, les poignets, les plis du coude, les coudes et les jarrets. La pratique montre la pertinence d'un tel paradigme biomécanique, au fondement de tout système martial. Mair réalise ainsi lui aussi une véritable réduction en art.³¹ Son travail respecte en tout point ce type de démarche, puisque lui aussi choisit et adapte des images issues de très nombreux ouvrages, que ce soit des illustrations isolées ou bien détachées de leur texte. Il les classe de manière rigoureuse, puis les commente à nouveau pour la jeunesse et pour la postérité. En ce qui concerne Agrippa, il est parfois difficile d'y distinguer toujours la limite entre l'art et la science.³² En effet, il est possible de considérer qu'Agrippa, par son projet didactique, par sa manière de codifier et d'expliquer les gestes, réa-

27 «Von Fechten in der Stangen/Weliche ein Vrsprung ist viler wehre/als Langspiesz/schefflin/helmparten vnd zuberstangen» [Du combat au bâton lequel est la source de nombreuses armes comme la pique, la demi-pique, la hallebarde et la guisarme], in: Andre Paurenfeyndt, *Ergründung Ritterlicher Kunst der Fechterey*, Francfort 1531, p. 44.

28 Le fort, le faible, l'entre-temps, l'avant et l'après, respectivement pour simplifier: *Stark*: la partie de la lame près de la garde; *Swach*: la partie de la lame près de la pointe; *Indes*: le moment où les armes rentrent en contact; *Vor*: l'instant avant ce contact; *Nach*: l'instant après ce contact.

29 Par. ex. mscr. Dresd. C.93, fol. 19r.

30 Il s'agit du rapport comparé entre l'écartement de la jambe et la portée du bras conduisant au développement, voir Agrippa, *Trattato di Scientia d'Arme*, *op. cit.*, cap. 2, p. 4b.

31 Voir note 7.

32 Dietl Cora, et Georg Wieland (éd.), *Ars und Scientia im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit: Ergebnisse interdisziplinärer Forschung: Georg Wieland zum 65. Geburtstag*, Tübingen/Basel 2002.

lise bien une réduction en art.³³ Mais à la lumière des écrits aristotéliens, il pourrait s'agir également d'une «réduction en science». L'art est dans son aspect opératif un savoir-faire, une habileté qui a vocation à produire des choses matérielles ou immatérielles comme le sont les gestes. La science a surtout pour objet l'explication et l'interprétation des phénomènes, la recherche de principes et de règles que l'on retrouve dans la nature: elle démontre l'art, en s'appuyant sur des preuves scientifiques.³⁴ Par conséquent, l'approche scientifique d'Agrippa dans son *Traité de la science des armes* nous apparaît plus clairement que dans *L'œuvre la plus magnifique sur l'art des athlètes* de Mair.

La question est maintenant de savoir s'il est possible, sur le modèle d'Agrippa, d'opérer à notre tour une «réduction en science» de l'ouvrage de Mair afin d'y appliquer de nouvelles clefs de lecture et d'en faciliter l'explication comme l'enseignement.

Transposer un système?

Le traité d'Agrippa invite à transposer aussi bien les mécanismes de son raisonnement, que sa manière de codifier le mouvement à l'œuvre de Mair. Prenons ici un exemple de chaque:

- La méthode «agrippienne» commence par l'étude des gardes principales nommées A, B, C, D, etc. où les aspects offensifs et défensifs sont tour à tour analysés.³⁵ Après avoir exposé les bases et les principes des différentes gardes et des coups, Agrippa présente leurs applications dans sa seconde partie, en exposant entre autres les feintes plus complexes. Il est possible d'appliquer cette méthode aux ouvrages de Mair, que ce soit dans la manière d'aborder le problème des gardes ou l'application des techniques en fonction de la situation.
- En ce qui concerne les illustrations, Agrippa est le premier à présenter sur une même gravure les différentes phases d'un mouvement, usant ainsi de la parataxe, c'est-à-dire la juxtaposition d'images afin de recréer la dynamique du

33 Briost, La réduction en art, *op. cit.*

34 Voir Aristote, Physique, L.II, ch.2, Métaphysique, I.I, Ethique à Nicomaque, L.VI, ch. 3 et 4. Didier Ottaviani, La méthode scientifique dans le Conciliator de Pietro d'Abano, in: Méthodes et statut des sciences à la fin du Moyen Age, Villeneuve-d'Ascq 2004, pp. 13–26.

35 Il est intéressant de remarquer que l'auteur insiste sur les actions où les gardes habituelles sont utilisées contre ces gardes, leur défaut et les moyens de les contrecarrer. C'est un point important qui montre qu'à l'opposé des traités plus tardifs, il est possible d'exposer des choses qu'il ne faut surtout pas faire. Ainsi, restituer l'escrime ancienne consiste également à accepter de reproduire des erreurs et à retrouver le contexte général dans un certain art pouvait s'appliquer, pas toujours efficacement, mais intelligemment.

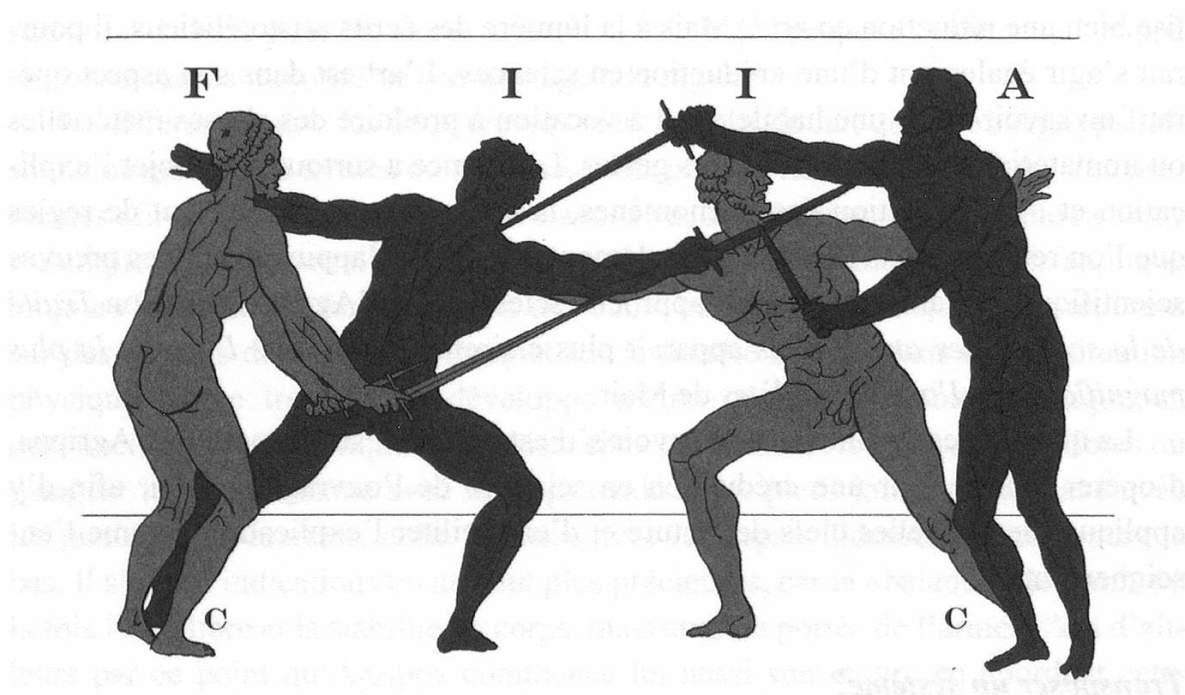


Figure 2: L'escrimeur de gauche est en tierce, dite garde C (non représentée sur l'image); pour vaincre son adversaire en A, il fait une feinte et vient en position F avant d'estoquer en I. Toutefois, quand l'escrimeur de droite part lui aussi initialement de la garde C, il peut attaquer son adversaire en I sur le temps où il fait sa feinte et vient en position F. C'est ce qui est illustré simultanément sur cette image. Schématisation tirée de Camillo Agrippa, *Trattato di Scientia d'Arme*, Rome, 1553, lib. 2, cap. 10. Réalisation graphique de l'auteur.

mouvement.³⁶ Il passe d'une position prédéfinie à une autre en respectant à la fois la perspective et la logique escrime fondée sur le temps aristotélicien.³⁷

Finalement Mair, à travers ses enchaînements, opère exactement le même type de raisonnement. Les gardes principales et secondaires sont présentées tout au long de son ouvrage. Le passage de l'une à l'autre garde peut se faire en donnant un coup.³⁸ Son seul défaut est celui de l'exhaustivité et il ne pourrait se contenter comme Agrippa de certaines relations entre les différentes postures sur une même planche

36 Sydney Anglo, *L'escrime, la danse et l'art de la guerre, le livre et la représentation du mouvement*, Paris 2011, pp. 33–34.

37 Pour Aristote, le temps n'est pas chronologique, c'est un mouvement. C'est pourquoi seules les positions initiales et finales sont représentées. Aristote, *Physique*, trad. Annick Stevens, Paris 2008, p. 182.

38 Concernant l'analyse technique des images des livres d'armes, voir Pierre-Henry Bas, *L'art du combat germanique: images didactiques et gestes martiaux, (XV^e–XVI^e siècles)*, in: *Figuration du conflit*, Bruxelles 2013, pp. 45–63.

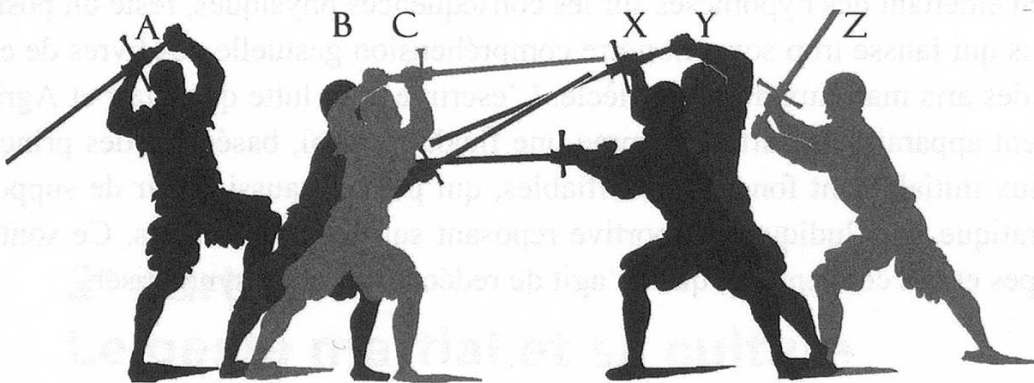


Figure 3: La pièce du coup de la colère ou *Zornhaw* d'après P.-H. Mair. Ici un adversaire en A attaque un adversaire en Z; il vient en B pour frapper furieusement Z qui vient alors en Y pour le contrer. B s'en défend, donc Y vient en X en croisant ses bras. B reprend à nouveau l'initiative en parant X est en venant en C. Réalisation graphique de l'auteur.

afin de s'assurer de la compréhension de son potentiel lecteur. D'ailleurs la pratique montre que de très nombreuses actions se font de pied ferme ou en restant quasiment sur place, ce qui rendrait la planche peu lisible. Il est tout de même possible de regrouper et de décaler les différentes postures dispersées dans l'ouvrage afin de recréer un mouvement.

Conclusion

C'est à travers l'étude de l'ouvrage d'Agrippa que nous comprenons mieux les desseins de Mair: une hiérarchie entre les gardes, des principes, des réponses adaptées à des problématique variées. Hormis leur codification, Agrippa comme Mair présentent tous deux un raisonnement similaire, sans doute dû à leur expérience de la pratique des armes. Agrippa offre ainsi une nouvelle clef de lecture, en illustrant clairement ce qu'est un véritable traité d'escrime, une formidable rationalisation, fruit d'un certain type de réduction en art. A l'inverse, Mair opère une réduction en art, mais tout en étant sensiblement plus respectueux de la réalité de l'affrontement et de l'art de la nuance. Il ne cherche pas forcément à expliquer ou à rationaliser l'art de l'escrime, il l'expose avant tout avec sa richesse et ses incertitudes.

En complément à l'étude des contextes, cette démarche permet de proposer de nouveaux postulats sur lesquels sont fondées les hypothèses soumises à l'expérience pratique et à l'expérimentation gestuelle. Tous les ouvrages techniques ne peuvent se lire comme des manuels contemporains.³⁹ La volonté de toucher à tout

³⁹ Pierre-Alexandre Chaize, Des mots aux gestes: le rôle du texte et du vocabulaire dans l'expérimentation historique, in: *Staps* 101 (2013), pp. 103–118.

prix, en émettant des hypothèses sur les conséquences physiques, reste un postulat abscons qui fausse trop souvent notre compréhension gestuelle des livres de combat et des arts martiaux du XVI^e siècle. L'escrime et la lutte que Mair et Agrippa exposent apparaissent surtout comme une finalité en soi, basée sur des principes martiaux initialement fondés et vérifiables, qui peuvent aussi servir de support à une pratique plus ludique ou sportive reposant sur des conventions. Ce sont ces principes et ces conventions qu'il s'agit de redécouvrir et de synthétiser.